

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

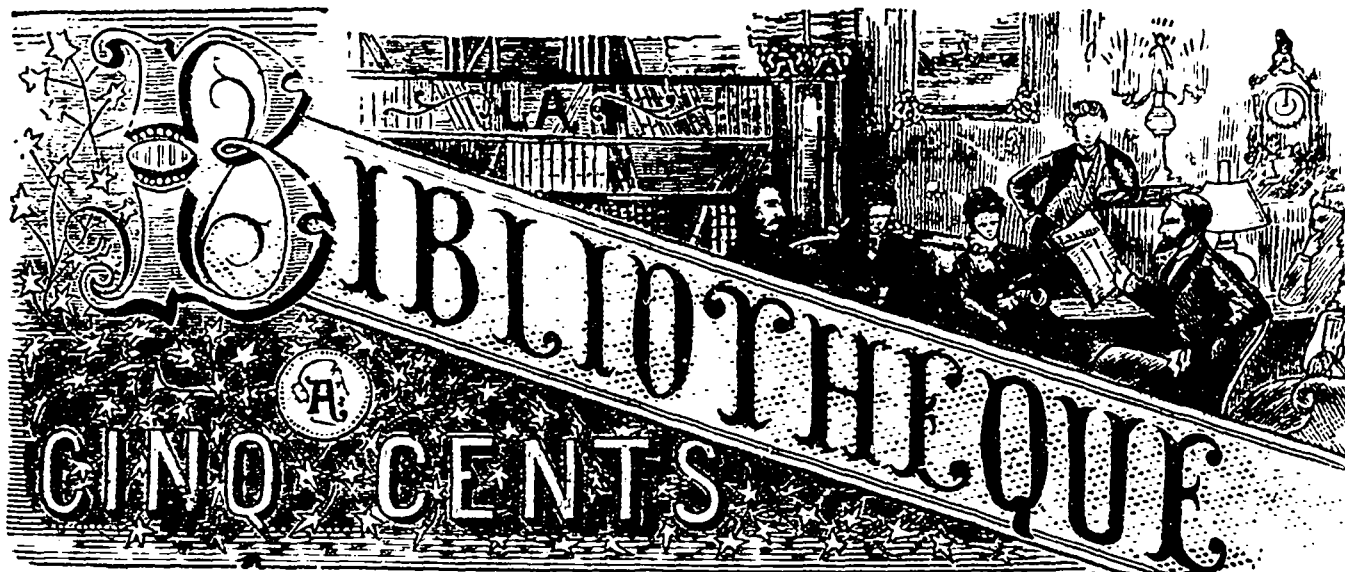
Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Only edition available/
Seule édition disponible

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par FOULIER, ÉCRIVAIN & CIE., 154, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 8 SEPTEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 22

LE BAL MASQUÉ



En moins d'une heure tous les salons s'encombrent.

LE BAL MASQUÉ

(L'épisode qui précède a pour titre *La Chasse à l'Héritage*)

UNE ANE EN PEINE

I

Plusieurs semaines s'étaient écoulées : un jour René, le commis de M. Cyprien Leduc, quitta la petite chambre garnie qu'il occupait au commencement de la rue de Rennes et s'achemina à pied vers la Bastille.

C'était un dimanche, jour de congé, et il en profitait chaque semaine pour aller se promener dans les environs de Paris.

Quand nous disons les environs de Paris, nous nous exprimons mal.

Depuis quelques mois, le but de ses excursions ne changeait pas, et c'était vers Saint-Mandé qu'il se dirigeait invariablement tous les dimanches.

Ce jour-là, entre dix et onze heures du matin, on pouvait être certain de le voir quitter la rue de Rennes, se diriger vers la Bastille, monter le faubourg Saint-Antoine et, arrivé la barrière du Trône, prendre, pour ainsi dire, machinalement, l'avenue du Bel-Air.

Jusqu'à cet endroit, sa marche avait été lente et monotone ; on eût dit qu'il n'était point pressé d'arriver, et il s'attardait souvent dans le parcours au spectacle animé qu'offre le faubourg par les jours de fête.

Mais une fois qu'il avait atteint la barrière, et dès qu'il s'engageait sous la belle avenue ombreuse, un sentiment inattendu semblait s'éveiller en lui ; son œil s'allumait d'une expression plus vive, et il ne prenait plus aucune attention à ce qui passait ou se passait autour de lui.

Il continuait de la sorte jusqu'à l'endroit où le chemin décline pour aller passer sous la passerelle du chemin de fer de Ceinture ; il obliquait brusquement à gauche et allait s'arrêter à quelque distance de la maison qui porte le numéro trente-six.

Cette maison, dont nous avons déjà entretenu le lecteur, forme un vaste parallélogramme borné par l'avenue d'une part, une rue déserte de l'autre, et derrière par une ruelle absolument déserte, où personne ne passe jamais et qui longe de ce côté le vaste enclos situé au midi de l'institution de madame Bourgeois.

René ne restait pas longtemps sur l'avenue. Ce n'était là qu'une sorte de halte qu'il s'accordait à lui-même pour respirer et reprendre possession de lui-même, et, dès qu'il avait repris haleine, il quittait la place et gagnait la petite ruelle sans nom qui longe l'enclos.

Une porte basse, à la serrure rongée par la rouille, ouvre sur cette voie si peu fréquentée. René s'y rendait, et, après s'être assuré de l'aide d'une poussée que la porte était fermée, il allait tranquillement s'asseoir à quelque distance, et attendait !

Ce manège paraîtra sans doute mystérieux. La cause en était cependant bien naturelle ; pour mieux dire, bien humaine.

Un jour, dans une des allées du bois de Saint-Mandé, une allée étroite, où le soleil tamisait doucement ses rayons d'or, René s'était croisé avec une jeune fille que ses compagnes avaient abandonnée par malice, et qui, inquiète, troublée, peureuse, cherchait vainement à retrouver son chemin.

René était particulièrement timide ; mais la jeune fille paraissait elle-même si embarrassée et si confuse, qu'il prit son courage à deux mains et qu'il s'enhardit jusqu'à l'aborder.

— Pardon, mademoiselle, dit-il d'une voix qui tremblait d'émotion, mais, si je ne me trompe, vous vous êtes égarée ?

— En effet, monsieur, répondit l'enfant, mes amies se sont mises à courir dans des directions différentes, j'ai voulu les suivre et je crois que je me suis perdue.

— Si vous le vouliez, je vous indiquerais votre chemin.

— Vous, monsieur !

— Oh ! nous n'irons pas loin ainsi, seuls... nous sommes près du lac... Et une fois là...

— C'est que je crains...

— Non, acceptez ! je vous en prie !... et croyez que vous n'avez à redouter aucun danger en ma compagnie.

L'enfant accepta, — il le fallait bien, — la nuit allait venir et la situation aurait été bien plus critique.

Ils se mirent en marche, l'un à côté de l'autre, et c'est à peine si, pendant les dix minutes que dura le trajet, ils prononcèrent quelques paroles.

Mais, tout en marchant, ils s'étaient regardés, l'espace d'une seconde peut-être ! A cet âge, le cœur est sans défiance, et dans ce regard qu'ils échangeaient, ils mirent, à leur insu, toutes les aspirations saintes de leur jeunesse en fleur !

Peu après, des appels réitérés s'étaient fait entendre.

— Gilberte ! Gilberte ! disaient vingt voix effarées.

La jeune fille s'arrêta.

— On m'appelle !... dit-elle en souriant avec une satisfaction non équivoque dans les yeux ; ce sont mes compagnes et je vais les rejoindre...

— Déjà ! fit René, qui eût bien voulu prolonger la tête-à-tête.

— Il le faut... mais je vous suis bien reconnaissante, monsieur, et croyez que je n'oublierai pas le service que vous m'avez rendu.

— Gilberte !... balbutia le jeune homme.

L'enfant ne l'entendit pas ; elle avait pris sa course dans la direction d'où partaient les voix qui l'appelaient, et elle venait de disparaître dans l'ombre des allées.

C'était tout !

Mais il n'en fallait pas tant pour mettre le feu dans un cœur de vingt ans, et, à partir de ce jour, René ne manqua pas de venir tous les dimanches au bois de Saint-Mandé.

Il la revit souvent, de loin ; il la suivait dans ses jeux... il était ingénieux à se cacher, invisible pour tous, excepté pour elle ; et bientôt il comprit que Gilberte l'avait remarqué et qu'elle n'était pas fâchée de l'attention dont elle était l'objet.

Une fois même, il put lui parler sans que personne s'en doutât.

Gilberte était restée en arrière de ses compagnes, comme indifférente à leurs ébats, ou absorbée, dans une préoccupation profonde.

René profita de l'occasion et s'approcha.

Elle ne s'en montra pas irritée...

— Que se dirent-ils ce jour-là ? — Rien... et tout !... — Quand ils se séparèrent, après un court entretien, ils savaient, sans se l'être avoué, qu'ils s'aimaient et que leurs existences étaient désormais liées indissolublement l'une à l'autre !

Un autre jour, le même hasard rapprocha encore une fois les deux enfants...

L'hiver approchait, et le moment allait venir où les promenades devait forcément cesser.

René était triste ; quand il parla à Gilberte, il avait des larmes plein les yeux. — Elle en fut tout attristée.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-elle vivement émue.

— Ce que j'ai, répondit René d'une voix brisée, eh ! ne le comprenez-vous pas ? Moi, je m'étais fait une douce habitude de vous voir chaque dimanche et, pardonnez-moi, de lire dans vos yeux qu'il ne vous déplaissait pas non plus de me rencontrer. Il me semblait que j'étais quelque chose dans votre vie, comme vous êtes tout dans la mienne ! Et maintenant, je vais retomber dans mon isolement. Mon existence redevenira ce qu'elle était avant que je vous connaisse, c'est-à-dire morne et sombre. Si vous saviez, Gilberte !

— Monsieur, balbutia la jeune fille fortement troublée.

— Ah ! ne me repoussez plus.

— Que voulez-vous donc de moi ?

— Une chose, une seule ! et rien dont vous puissiez vous offenser.

— Mais quoi, enfin ?

— Vous voir quelquefois.

— C'est impossible !

—Ne dites pas cela.

—Nous ne sortirons pas.

—Sans doute, mais si vous le voulez, quelquefois, le dimanche, vous laisseriez la porte de l'enclos ouverte, et j'y pourrais pénétrer sans que l'on me vit. Oh ! vous voir... vous voir seulement, Gilberto... et j'emporterai du bonheur pour les jours où, loin de vous, je suis si seul et si triste.

Gilberte ne répondit pas ; elle hésitait, effrayée elle-même de la pente sur laquelle elle se sentait glisser. Elle ne dit rien et s'éloigna sans rien promettre ; mais le dimanche suivant, quand, vers deux heures, René se présenta aux environs de l'enclos, il apporta la petite porte doucement entrebaillée.

Depuis, jamais il ne l'avait trouvée fermée.

Il arrivait à la même heure, prêtait l'oreille un moment, s'assurait que personne ne pouvait le surprendre et pénétrait dans l'enclos, où il passait quelques minutes en compagnie de Gilberto.

Donc, ce jour-là, comme nous l'avons dit, et contrairement à l'habitude, il constata avec surprise que la porte était fermée.

Cela lui parut singulier, mais persuadé que Gilberto ne tarderait pas à venir lui ouvrir, il alla s'asseoir à quelque distance.

Un quart d'heure s'écoula alors, sans qu'aucun bruit se fit entendre derrière le mur de l'enclos, et il commençait déjà à craindre que Gilberto ne fût malade ou que quelques-unes de ses compagnes n'eût surpris leur secret, quand enfin la vieille porte roula sur ses gonds, et la jolie tête de la jeune fille se présenta souriante dans l'entrebaïllément.

En une seconde, René fut près d'elle, et il lui serrait tendrement les mains.

—Ah ! si vous saviez, dit-il, je commençais à prendre peur.

—De quoi donc ?

—Le sais-je ? Ce retard, si court qu'il ait été, m'avait inspiré de mauvaises pensées, — je craignais que vous ne fussiez souffrante, — que l'on n'eût découvert nos entrevues si innocentes.

—Mais vous voilà rassuré.

—Puisque je vous vois ! Et pourtant, depuis quelques jours, je me sens une tristesse affreuse dans l'âme.

—A quel propos ?

—Je ne pourrais le dire. Moi, d'abord, depuis que je vous connais, Gilberto, j'ai toujours été inquiet. Comprenez donc si l'on allait nous séparer.

—Y pensez-vous ?

—Je ne pense qu'à cela.

—Eh ! qui voulez-vous qui nous sépare ?

—Votre famille, vos parents. Un jour, ils viendront vous chercher et alors, que deviendrai-je, moi, je le demande, moi, dont vous êtes toute la vie...

Gilberte remua doucement la tête et doubla son beau regard sur le front du jeune homme.

—Ma famille ! répéta-t-elle, comme avec un frisson... hélas ! je n'en ai plus.

—Que dites-vous ?

—Mes parents sont morts, quand j'étais toute petite... je ne me rappelle même pas leur nom ! C'est horrible, n'est-ce pas ? Et j'y songe souvent... on a toujours quelqu'un dans la vie... un père, une mère !... Oh ! si j'avais encore ma mère !... comme je l'aurais aimée, mais rien.

—Est-ce possible ?

—Toute petite... j'avais à peine un an, j'ai été recueillie par un pauvre ouvrier. A cette époque, j'avais une sœur aînée... Pauvre Hélène !... où est-elle à cette heure ? est-ce qu'on sait ? Nous étions si maltraitées l'une et l'autre chez cet ouvrier qui nous avait prises et nous élevait... Dès qu'elle a pu, elle est partie !... et depuis, je n'ai jamais su ce qu'elle était devenue !

—Mais vous ! vous ! Gilberto... comment se fait-il que vous soyez ici, dans cette maison où vous m'avez dit que l'on avait pour vous les soins les plus touchants ?

—C'est toute une histoire.

—Vraiment.

—Après la disparition de ma sœur, j'étais restée bien malheureuse, cela se comprend — nous habitions alors au n° 68 de la rue Pixérécourt, à Belleville ; — le malheureux ouvrier qui m'élevait était tombé dans une affreuse misère, et bien souvent je me couchais sans avoir mangé.

—Chère Gilberto !

—Finalement nous étions allés demeurer rue de Romainville... un véritable bouge, et bien certainement j'y serais morte de faim et de froid, si Dieu n'avait envoyé vers moi un homme qui a été ma providence et m'a rendu la vie.

—Quel était cet homme.

—Je l'ignore.

—Enfin, qu'a-t-il fait ?...

—Il m'a retirée des mains de ce malheureux Simon, m'a placée dans ce pensionnat que je n'ai plus quitté, et où j'ai été véritablement heureuse.

—Cet homme est un de vos parents sans doute.

C'est possible, mais je ne le crois pas ; il m'aime comme s'il était mon père, et m'a toujours dit qu'il n'avait d'autre but que mon bonheur.

—Et vous ne le connaissez pas ?

—Non. Un jour que je lui demandais qui il était, et à quel sentiment je devais toutes ses bontés, il m'a prié de ne point chercher à pénétrer le mystère dont il était obligé de s'entourer ; il a ajouté qu'il se ferait connaître plus tard, mais que, jusqu'à ce qu'il ait parlé, je devais respecter son secret.

—Tout ce que vous me confiez ajoute encore à mes appréhensions, et je crains bien que ce ne soit de cet homme que viendront les dangers que je redoute.

Gilberte eut, à ces paroles, un sourire radieux.

—Eh bien, chassez toutes ces craintes, monsieur René, dit-elle en l'enveloppant d'un regard plein de tendres effluves, car avant peu, je vous le promets, nous serons l'un et l'autre fixés sur ses intentions.

—Comment cela ?...

—Je lui parlerai !... Je lui dirai que vous m'aimez... Et si cela ne suffit pas, j'ajouterai que je vous aime !

René jeta un cri, enivré à cet aveu charmant, et il baisa avec un transport fou les mains de la jolie enfant.

Gilberte, rougissante et confuse, s'empressa de reculer de quelques pas.

Seulement, au moment où elle allait gronder René, elle devint subitement pâle et croisa ses deux bras sur sa poitrine.

A l'extrémité du jardin, elle venait d'apercevoir le colonel Robert, qui venait à elle.

II

OU LE COLONEL COMMENCE A DÉMASQUER SES BATTERIES

—Qu'avez-vous ? interrogea vivement René, qui n'avait pas vu le colonel.

—C'est lui ! répondit Gilberto.

—Qui cela ?

—L'homme dont nous parlions ?

—Et vous redoutez qu'il ne vous trouve ensemble ?

L'enfant eut une seconde d'hésitation — mais cela fut rapide comme la pensée même, et avec la candeur de l'innocence, elle prit le bras du jeune homme et le retint.

—Non ! ne partez pas — restez ! dit-elle — c'est une occasion, je veux tout lui dire.

Et sans attendre d'objection, elle marcha d'un pas résolu à la rencontre du colonel.

Cependant celui-ci avait déjà remarqué la présence d'un jeune homme auprès de Gilberto et un étonnement profond avait contracté ses traits ; en dépit de l'empire qu'il exerçait sur lui-même, il ne put réprimer un mouvement de colère, et c'est les sourcils froncés qu'il aborda la jeune fille.

René se tenait à quelques pas derrière elle ; quoiqu'il eût

conservé tout son sang-froid, cependant rien ne lui avait échappé, et il savait à quoi s'en tenir sur ce qui s'était passé dans l'esprit du colonel.

— Ah ! venez ! venez, dit Gilberte avec effusion, car je suis bien heureuse de vous voir.

— Je ne devais pas venir, répondit le colonel d'un ton glacial ; mais j'ai pensé que vous étiez libre, le dimanche, et je voulais profiter de cette liberté...

Puis, affectant d'apercevoir René pour la première fois, il adressa un froid regard à la pauvre enfant qui devint embarrassée et confuse.

— Au fait, continua-t-il, vous n'étiez pas seule ?

— En effet, balbutia Gilberte.

— Est-ce que madame Bourgeois vous autorise à recevoir des visites dans l'enclos de l'institution ?

— Je vais vous dire...

— Quel est ce jeune homme ?

— C'est !

Elle s'arrêta troublée et palpitante.

Tout à l'heure, elle se sentait courageuse et prête à tous les aveux ; maintenant, devant l'attitude sévère du colonel, elle hésitait et n'osait achever.

René ne put rester plus longtemps muet devant cette scène pénible, et fit quelques pas vers le colonel.

— Votre étonnement est légitime, monsieur, dit-il d'un ton net et franc, et il m'appartient de le faire cesser, puisque c'est moi qui le provoque. Je m'appelle René, monsieur, et si vous me trouvez ici, c'est que j'aime mademoiselle Gilberte.

— Pardieu ! je m'en doutais, fit le colonel, et cela n'a pas besoin d'être dit. Cependant, j'ignore qui vous êtes.

— Je suis un modeste employé, monsieur ; je n'ai pas de fortune, mais je travaille et je vous jure que si vous consentiez à me confier le bonheur de mademoiselle Gilberte, il serait en des mains loyales et que vous n'auriez jamais rien à regretter.

— Fort bien !... et c'est probablement aussi le sentiment de Gilberte... Soit !... Toutefois, vous conviendrez qu'en pareille occurrence on ne saurait agir avec trop de circonspection... Le bonheur est chose grave, et avant de répondre... vous voudrez bien me dire... quelles références...

— J'allais vous les offrir, monsieur, interrompit René... et si vous désirez être complètement édifié sur mon compte, vous n'avez qu'à vous adresser rue de l'Abbaye, au coin de la rue Furstemberg, chez M. Cyprien Leduc.

Le colonel, qui avait jusque-là écouté avec une sorte d'attention ironique, ne put s'empêcher de tressaillir en entendant le nom de l'archiviste.

Cet homme qu'il avait déjà rencontré dans des circonstances exceptionnelles se présentait de nouveau sur sa route, à un moment peu opportun.

Il n'aimait pas cela...

— M. Cyprien Leduc ! répéta-t-il en regardant plus curieusement encore son interlocuteur... Vous êtes employé chez lui ?

— Oui, monsieur.

— C'est très bien, je le verrai, je réfléchirai et nous verrons. Vous êtes jeune, vous m'avez l'air intelligent, et si Gilberte vous aime...

Gilberte allait parler, il lui imposa silence d'un geste bienveillant :

— Ne précipitons rien ! ajouta-t-il. M. René va se retirer en me promettant de ne pas revenir avant que je l'y autorise. Quand j'aurai causé avec M. Cyprien Leduc, la situation sera régulière, et il pourra vous voir sans que les convenances aient rien à y reprendre. Allez donc, monsieur, et emportez d'ici l'assurance qu'il n'est rien qui me touche plus au cœur que le bonheur de mademoiselle Gilberte.

René, s'inclina sans répondre, adressa à Gilberte, un long regard dans lequel il mit tout son amour alarmé, et un instant après, il franchissait le seuil de l'enclos et gagnait la campagne.

Cependant, après le départ de René, Gilberte était restée inquiète, elle baissait les yeux, gardait le silence et, quoique

le colonel n'eût rien dit qui ne fût rationnel, elle sentit une profonde amertume pénétrer son cœur.

L'indien continuait de la regarder, épiant sur ses traits quelque indice qui pût fixer ses propres résolutions... Mais, en dépit de sa pénétration, il n'y découvrit rien que la candeur et l'innocence d'un amour qui ignore et ne cherche point à se dissimuler.

— Chère enfant ! dit-il en se rapprochant, vous voilà interdite. Ce que je fais, ce que je dis, mes paroles et mes actions n'ont d'autre but que votre bonheur... et il faut comprendre que je suis justement alarmé des imprudences que vous commettez...

— Des imprudences... répéta Gilberte en relevant les yeux.

— Sans doute... Vous êtes jeune, vous ignorez tout de la vie, vous ne connaissez pas les hommes, et il peut arriver que votre confiance s'égaré et que vous placiez bien mal vos sympathies.

— Ce n'est pas de René que vous voulez parler, au moins ?

— C'est de lui, au contraire, mon enfant, et non d'un autre.

— Mais il est loyal et généreux.

— Détrompez-vous !

— Vous le calomniez...

— Ce jeune homme est un ennemi, vous dis-je.

— Lui !

— Et si vous ne vous défiez, vous êtes perdue.

— Mais il m'aime !...

— C'est faux...

— Tout à l'heure, il me le jurait.

— Il mentait...

— Non ! non ! c'est impossible... jamais je ne croirai...

Le colonel eut un rire sardonique.

— Ecoutez-moi, chère Gilberte, dit-il, mon rôle, à moi qui ai déjà longuement vécu, est de vous protéger contre les surprises de votre propre cœur. A votre âge on croit difficilement au mal, et il m'en coûte de vous enlever ces illusions charmantes auxquelles vous suspendez votre âme tout entière. Cependant, il le faut, et, fussiez-vous me taxer de cruauté, je vous dirai la vérité et vous arracherai aux dangers qui vous menacent.

— Mon Dieu ! balbutia Gilberte.

— Je vous ai dit que ce jeune homme était un ennemi, et je vous le prouverai, mais jusqu'au jour où je pourrai vous apporter ces preuves, promettez-moi...

— Quoi ? dites... parlez...

— Promettez-moi de ne plus chercher à le revoir, d'éviter ces rencontres imprudentes et de me dire surtout toutes les tentatives qu'il pourra faire pour obtenir de vous quelque entretien. Est-ce là un sacrifice qui soit au-dessus de vos forces ?

— Je ne sais.

— N'avez-vous pas confiance en moi ?

— Oh ! si ! je le jure. Vous avez été bon toujours. Vous avez fait ma vie heureuse, et, dût mon cœur en saigner, je ne ferai rien que vous puissiez me reprocher.

L'Indien approuva du geste.

— A la bonne heure, dit-il, vous voilà tout à fait raisonnable, et je veux vous en récompenser tout de suite.

— Comment ! fit la jeune fille.

— Laissez-moi faire ! je ne veux que votre bonheur, après tout ! vous n'en doutez pas... et si ce jeune homme est vraiment digne de l'intérêt qu'il vous inspire... si je me suis trompé... ce que j'ai peine à croire... je vous promets, mon enfant, que je ne persisterai pas dans mes préventions et que je serai le premier à encourager son amour ! N'est-ce pas là ce que vous désirez ?

Gilberte avait écouté avec une émotion attendrie les paroles si sensées du colonel... et, quand il eut fini, elle ne put que prendre ses mains et les porter à ses lèvres par un mouvement aussi prompt qu'irréfléchi.

L'Indien sourit avec bonté.

— Vous êtes une adorable enfant, dit-il sur un ton de douceur extrême, et je vous aime comme je n'ai jamais aimé aucun être humain... Soyez ainsi toujours tendre et soumise,

chère Gilberte, et quand vous aurez appris à me connaître, vous comprendrez qu'il n'est pas un homme au monde qui vous porte plus d'affection et qui soit plus disposé à vous sacrifier sa vie même!

Sur ces mots, il la baisa longuement au front, lui serra affectueusement les mains, et gagna lentement la maison de l'avenue de Saint-Mandé, où l'attendait son coupé.

Quant à Gilberte, elle n'avait pas bougé.

Quelque chose d'innattendu, de mystérieux, s'était passé en elle, et, les paupières baissées, les bras en croix sur la poitrine, elle cherchait à réagir contre l'impression qu'elle venait de ressentir.

Qu'était-ce donc ?

Jamais elle n'avait surpris dans le regard et dans la voix du colonel, une émotion pareille à celle qu'il venait de laisser paraître.

Ses lèvres avaient frémi quand elles avaient touché son front, ses mains tremblaient quand elles serrèrent les siennes.

Que voulait dire cela ! et quel mystère cachait cette émotion !

Gilberte rentra toute pensive à l'institution.

Mais si la pauvre enfant passa une nuit fort agitée, à la suite de ces divers incidents que dire de René... à qui l'insomnie ne laissa pas une heure de repos jusqu'au lendemain matin.

Il y a au cœur de tout amoureux un instinct sans cesse éveillé, qui trompe bien rarement.

René lui, ne s'était pas trompé !

Il avait vu le colonel, et il lui avait suffi d'échanger avec lui quelques paroles rapides pour être bien convaincu que son bonheur était menacé.

Cet homme lui inspirait une répulsion qu'il n'eût pu expliquer, et il avait peur.

Aussi, quand il rentra dans sa petite chambre, le soir, et qu'il repassa tous les événements de la journée, une suprême désespérance emplit son âme, il fondit en sanglots.

Il se sentait si seul dans la vie ! Jusqu'à ce moment, il s'était donné tout entier à l'amour que lui inspirait Gilberte. Il aimait la pauvre enfant comme on n'aime qu'une fois en ce monde ; il lui aurait donné son sang, sa vie, tout son être, sur un geste, sur un regard.

D'ailleurs, il se savait aimé... Gilberte le lui avait laissé voir, avant de le lui dire, et il avait oublié dès lors toutes les cruelles épreuves par lesquelles il avait passé... Il entrevoyait, dans un avenir prochain, une de ces existences à deux, bénie de Dieu, que les anges mêmes envieraient aux mortels ; il avait mis là toutes les aspirations de sa vie honnête... il ne demandait rien autre chose ; soutenu par ce sentiment, il y puisait la force nécessaire pour affronter de nouvelles douleurs.

Qu'allait-il devenir, s'il lui fallait renoncer à l'espoir qu'il avait réconforté aux heures de défaillance ?

Il ne savait plus !

Il n'avait plus personne au monde. Sa mère était morte... il n'avait jamais connu son père et il ne lui restait que l'amitié d'un vieillard, Cyprien Leduc !

La nuit qu'il passa fut cruelle... Il ne dormit pas.

Quand vint le matin, et que les premiers rayons du sol il teintèrent d'un rouge d'or les rideaux blancs de sa fenêtre, il sauta à bas de son lit, et chercha à réagir contre les pensées douloureuses qui l'avaient tenu éveillé.

Huit heures venaient de sonner, il était temps de se rendre chez son patron, et il s'habilla à la hâte.

Quand il arriva rue de l'Abbaye, il trouva l'archiviste déjà installé à son bureau.

M. Leduc l'accueillit de son sourire bienveillant.

— Ah ! ah ! dit-il en lui tendant la main ; te voilà, mon garçon. Eh bien, comment avons-nous passé notre journée d'hier ?

— Mais passablement, répondit René avec un trouble qu'il ne put assez dissimuler.

— Allons, tant mieux, tu es allé te promener ?...

— Oui, monsieur.

— A Saint-Mandé ?

— A Saint-Mandé, en effet...

— C'est parfait... pour les hommes de bureau, comme nous, ces sortes de promenades-là sont obligatoires... Seulement, je trouve que tu ne varies pas assez le but de tes excursions.

— Mais... je vous jure.

— Eh ! ne jure pas, c'est inutile. Voyons, ce n'est pas à de vieux singes comme moi que l'on apprend à faire des grimaces... Crois-tu, par hasard, que j'aie attendu cette heure pour lire dans ton jeu.

— Que voulez-vous dire ?

— Allons ! Allons ! ne te trouble pas ainsi ; il y a mieux à faire, assieds-toi là près de moi, et causons comme deux amis, c'est-à-dire sans réticence et à cœur ouvert !...

En parlant de la sorte, l'archiviste indiqua un siège à René, qui s'y assit, fort intrigué du début de cette conversation.

III

DISPARITION DE GILBERTE

Il y eut un moment de silence.

L'archiviste souriait avec bonhomie et enveloppait son jeune commis d'un regard oblique et presque narquois.

— Voyons, reprit-il au bout d'un instant : il ne faut pas croire que l'on puisse comme ça, en compter au vieux Cyprien Leduc : il est plus malin qu'il en a l'air, heureusement, et depuis quelque mois, quand j'ai su que, tous les dimanches, tu prenais invariablement la direction de Saint-Mandé, je me suis bien douté qu'il y avait quelque chose.

— Monsieur Leduc !...

— Or, à ton âge, poursuivait l'archiviste, quel secret peut-on cacher, si n'est quelque amourette qui vous prend subitement le cœur et la tête ?... Quoique vieux, on se rappelle ça... pour mieux dire, du passé qu'on laisse derrière soi on ne se rappelle guère que ça !... Donc, ne rougis pas ainsi... mon cher enfant... avoue que j'ai touché juste, et, si tu veux me conter tout, tu verras comme ça fait du bien de se confier à un homme qui vous aime et qui sera heureux de s'associer à votre bonheur.

— Ah ! vous êtes bon, monsieur Leduc, dit René, et j'avais bien besoin d'entendre les bonnes paroles que vous venez de prononcer.

— J'ai donc deviné ?

— Oui, monsieur.

— Tu es amoureux ?

— Ah ! si vous pouviez la voir, lui parler, monsieur Leduc ; elle est belle, aimante et bonne, et du jour où je l'ai rencontrée, j'ai senti que mon cœur tout entier était à elle.

Une fois lancé sur cette pente, le jeune homme ne s'arrêta plus ! Il raconta tout le poème charmant de ses amours, dit ses timidités, ses joies, ne cacha rien de ce qui s'était passé entre Gilberte et lui, et finit par confier au vieil archiviste la scène et l'intervention inattendu de l'Indien.

Jusqu'à là, Cyprien Leduc avait écouté avec cette bienveillance paternelle que les vieillards témoignent d'ordinaire aux enfants, et, plus d'une fois, le même sourire un peu sceptique avait relevé ses lèvres. Mais quand le jeune homme eut épuisé son récit, il remua les lèvres et un pli soucieux creusa son front.

— Tout cela est fort bien, dit-il, et l'enfant que tu aimes me paraît digne, de tout point, de l'affection d'un honnête homme ; mais vous avez été l'un et l'autre bien imprudents dans votre simplicité, et vous vous êtes engagés dans une voie dangereuse sans songer que vous pourriez un jour être séparés par une famille qui, à bon droit, te demanderait compte de ton nom, de ta position, et...

— Détrompez-vous ! interrompit vivement René. Gilberte est, comme moi, sans famille ; elle est seul au monde, elle me l'a dit hier. C'est un pauvre ouvrier qui l'a élevée, et il n'y a que quelques années qu'on l'a placée dans l'institution de ma dame Bourgeois.

—Voilà qui est singulier, tu me l'avoueras, car ce n'est pas l'ouvrier misérable qui peut faire les frais de son éducation.

—Ce n'est pas lui, non plus.

—Qui est-ce alors ?

—Voici ! A cette époque, Gilberte demeurait à Belleville, rue Pixérecourt.

—Ah ! fit Leduc avec un tressaillement involontaire.

—Elle était fort malheureuse, et peut-être serait-elle morte de faim si elle était restée entre les mains de ce misérable.

—Ne s'appelle-t-il pas Simon ?

—Simon ! oui. Simon l'ébéniste.

Une lueur fauve traversa le regard de l'archiviste, qui eut beaucoup de peine à se contenir.

—Vous le connaissez ? fit René au comble de l'étonnement.

—Moi, peut-être, toutefois, avant de poursuivre, un mot, je te prie,

—Parlez.

—Cette enfant... Gilberte... n'avait-elle pas une sœur ?

—Une sœur... précisément... plus âgée qu'elle et qui a disparu !

—Continue.

—Mais vous savez donc...

—Rien ! ne t'arrête pas. Gilberte demeurait, disais-tu, rue de Pixérecourt, no 68.

—Ai-je dit le numéro ?

—Qu'importe... poursuis... Qu'arriva-t-il alors ?

—Une chose invraisemblable, mais vraie cependant : un jour, un homme vint qui réclama l'enfant à Simon, et, depuis, Gilberte est entrée chez madame Bourgeois, qu'elle n'a plus quittée.

—Quel était cet homme ?

—Je l'ignore.

—Tu l'as vu ?

—Aujourd'hui pour la première fois.

—Quel âge a-t-il ?

—Quarante ans... peut-être cinquante... car sous le teint olivâtre de son visage, il est difficile de démêler son âge...

L'archiviste se leva à demi.

—Mais son nom ! insista-t-il. On t'a dit son nom... je suppose ?

—C'est la chose que Gilberte ne m'ait pas dite, et je n'ai pas songé à le lui demander.

Cyprien Leduc laissa retomber sa tête et se prit à songer.

Il était soucieux et sombre.

—Tout ce que tu viens de me raconter, dit-il, est assurément fort intéressant, mais, dans la situation présente, je cherche une issue raisonnable, et je n'en trouve pas ! Que comptes-tu faire ?

—Mais je n'ai qu'un projet, un seul ! J'irai trouver cet homme, je me jetterai à ses pieds et je le supplierai de ne pas faire mon malheur et celui de Gilberte.

—Tu sais donc où il demeure ?

—Non... mais Gilberte me le dira.

L'archiviste fronça les sourcils.

—Gilberte ne te répondra plus rien, répondit-il d'un ton grave.

—Que dites-vous là ?

—La vérité.

—C'est impossible... Gilberte...

—Selon toute vraisemblance, à partir de ce moment, cet homme t'empêchera de la revoir.

—Pourquoi ?

—Mais tu ne devines donc rien ! tu ne vois donc pas qu'il aime Gilberte... qu'il veut la garder pour lui... et qu'il n'entend pas que tu y touches davantage ?

René eut un éclair dans les yeux.

—Oh ! si j'en étais sûr ! murmura-t-il avec énergie.

—Que ferais-tu ?

—Non ! Non ! vous vous trompez. — Cet homme n'oserait pas !

—Veux-tu en avoir la preuve ?

—Quelle preuve ?

—Veux-tu vérifier par toi-même que je ne t'ai rien dit qui ne soit vrai ?

—Oui, oui, je le veux.

—Eh bien, viens !

—Où me conduisez-vous ?

—A Saint-Mandé—chez madame Bourgeois, et c'est de sa bouche même que tu recevras la confirmation de mes paroles. Ils partirent.

Le cocher qui les conduisait, généreusement payé, franchit la distance avec rapidité, et, une demi-heure plus tard, il arrêta ses chevaux à la porte de l'institution.

Cyprien Leduc, suivi de René, alla sonner.

—Madame Bourgeois ? demanda-t-il à la personne qui vint ouvrir.

On introduisit les deux hommes dans le salon et la maîtresse de l'établissement ne tarda pas à se présenter.

—Madame, dit alors l'archiviste, vous avez en ce moment chez vous, une jeune fille à laquelle je désirerais parler.

—Mais, monsieur...

—Oh ! je ne vous demande rien d'excessif, ni d'irrégulier et l'entretien que je sollicite aura lieu devant vous.

—Quelle est donc cette jeune fille ?

—Mademoiselle Gilberte.

Madame Bourgeois fit un mouvement.

—Je ne sais, monsieur, dit-elle, si les obligations que m'impose la profession que j'exerce m'auraient permis d'accéder au désir que vous exprimez ; mais, dans la situation, un incident qui s'est produit hier me rend facile la réponse que j'ai à vous faire.

—Quel incident ? interrogea l'archiviste.

—Mademoiselle Gilberte n'est plus chez moi.

—Elle est partie ! fit René d'un accent douloureux.

—Depuis ce matin.

—Et où est-elle allée ?

—Je l'ignore.

—Enfin, qui est venu la chercher ?

—La personne qui me l'avait confiée... et qui, seule, avait le droit de la reprendre.

Cyprien Leduc s'inclina.

—Je n'insiste pas ? dit-il en se retirant, et je n'ai plus qu'à vous remercier des quelques renseignements que vous avez bien voulu me donner.

Puis se tournant vers René, qui restait là, hébété, abasourdi, se demandant s'il était bien éveillé.

—Allons, viens ! ajouta-t-il. Maintenant la vérification est complète, nous n'avons plus rien à faire ici.

Et il l'entraîna.

René était sans force, atterré ; il tomba plutôt qu'il ne s'assit sur les coussins de la voiture.

Pour un rien il eût pleuré à chaudes larmes.

—Du courage ! du courage ! dit Leduc. — Que diable !... tout n'est pas désespéré et le dernier mot n'est pas dit.

—Je ne la verrai plus ! balbutia le malheureux jeune homme.

—Eh ! si, tu la reverras, mais pas de défaillance, fortifions-nous au contraire, car la lutte sera rude— et je prévois plus d'un obstacle.

Quand ils rentrèrent, au bout d'une heure, René était un peu reconforté, mais il était toujours bien malheureux.

Comme ils passaient devant la loge du concierge, on les appela pour leur remettre deux lettres : l'une était adressée à M. Cyprien Leduc, la seconde à M. René.

—Qu'est-ce que cela ? Cyprien Leduc en décachetant la première.

Et dès les premières lignes il fit un geste de stupéfaction. C'était une invitation du colonel Robert qui inaugurerait ses salons, le dernier samedi du mois.

—Et toi ? dit l'archiviste René... qui donc t'écrit chez moi ?

—Voyez vous-même !... répondit René.

Et il tendit sa lettre.

C'était une invitation pareille à celle qu'avait reçue l'archiviste.

—Hum !... fit celui-ci voilà qui demande une explication
—Est-ce que vous connaissez ce colonel Robert ?
—Je l'ai vu une fois...
—Et vous irez à son invitation ?

—Ça, c'est une autre paire de manches : il faut être poli avec tout le monde et ne négliger aucune occasion de faire connaissance avec les gens... Au surplus, nous sommes au commencement du mois, et nous avons du temps pour réfléchir... Nous réfléchirons !...

Tout en causant, ils avaient gravi l'escalier ; ils pénétrèrent dans le bureau, et comme la course qu'ils venaient de faire leur avait aiguisé l'appétit, ils s'apprêtèrent à déjeuner.

Mais au moment où ils se mettaient à table, dans la salle à manger, le timbre de l'appartement retentit.

—Bon ! un client, fit M. Cyprien Leduc.

La femme de ménage était allée ouvrir : l'archiviste l'entendit introduire le visiteur dans le bureau.

—Qui est là ? demanda-t-il, dès que la vieille femme reparut.

—Un monsieur que je ne connais pas, répondit celle-ci.

—Que veut-il ?

—Il veut vous parler.

—Il prend mal son moment ! Enfin... les affaires avant tout. Voyons qui c'est !

Il se leva en grommelant et marcha vers la pièce voisine.

Mais il n'eut pas plutôt ouvert la porte qu'il s'arrêta fort-ement intrigué.

L'homme qui l'attendait n'était autre que Buvard, l'agent de la sûreté avec lequel il avait eut déjà quelques relations, & la suite de son premier voyage à Saint-Nicolas.

IV

LA SUCCESSION BONNET

Le premier moment de surprise passé, il s'avança sans hésitation vers l'agent.

Ce dernier l'attendait, souriant.

—Je ne me trompe pas ! fit Cyprien Leduc, c'est bien M. Buvard que j'ai l'honneur de recevoir ?

—Lui-même répondit l'agent.

—Je suis enchanté, croyez bien...

—Ne vous attendiez-vous pas à ma visite ?

—Peut-être.

—Il y a six mois que nous avons eu ensemble une conversation des plus intéressantes, à la suite des horribles attentats que vous savez ; et vous vous étiez engagé à donner à la police des renseignements précis sur l'auteur de ces abominables crimes : vous ne l'avez pas oublié ?

—A Dieu ne plaise !

—Eh bien, le délai accordé est écoulé, et je viens savoir...

—Vous êtes exact, rigoureusement exact... Seulement...

—Ne seriez-vous pas en mesure ?

L'archiviste fit un geste équivoque.

—Mon Dieu ? c'est selon, répondit-il... j'ai beaucoup observé depuis ; j'ai voyagé, interrogé, et si je n'ai pas encore atteint le but que je m'étais proposé, du moins ai-je l'espoir fondé que je suis bien près de toucher au dénouement.

—Vraiment, contez-moi cela !

Cyprien Leduc enveloppa son interlocuteur d'un regard cauteleux.

—Je veux bien, dit-il, mais il ne faut pas vous attendre à me voir vider mon sac, comme ça tout de suite... Il y a des choses que je sais et que je vous dirai... mais il y en a d'autres que je sais également... et qu'il me sera impossible de vous confier.

—Voyons toujours !

—Ce sera court, mais instructif tout de même ; ainsi, en premier lieu, il est aujourd'hui établi pour moi que les deux crimes qui nous ont si fort émus n'avaient qu'un mobile unique, qui consistait à faire disparaître certains membres de la

famille Bonnet, originaire du village Saint-Nicolas, et dont le principal représentant, parti autrefois pour les Indes, y avait fait, dit-on, une fortune colossale, invraisemblable, presque fantastique. Saviez-vous cela ?

—Parfaitement.

—L'auteur des deux crimes connaissait cette particularité, lui aussi, et c'est dans un but facile à pénétrer qu'il faisait place nette pour profiter de l'héritage, ou en faire profiter quelqu'un à qui il s'intéressait, pour le cas où le Bonnet indien viendrait à décéder.

—Je vois que vous n'avez pas perdu votre temps, approuva Buvard, car de notre côté nous avons relevé les mêmes particularités.

—Et qu'avez-vous fait ?

—Rien, jusqu'à présent, car il a semblé utile, avant de pousser plus loin les investigations, d'avoir en main la preuve que le Bonnet indien est mort et que sa succession est ouverte. Il est évident, en effet, que ce sera alors le moment critique, l'heure psychologique, et le jour où un héritier se présentera pour recueillir cet héritage, si cet héritier n'est pas l'assassin, ce dernier ne sera certainement pas loin.

A son tour, l'archiviste fit un geste d'approbation.

—C'est parfait, dit-il, et je ne puis que saluer l'habileté et la pénétration avec lesquelles l'affaire a été conduite. Toutefois, est-ce bien là tout ce que vous savez ?

Buvard eut une seconde d'hésitation.

—Savez-vous donc autre chose ? interrogea-t-il en clignant de l'œil.

—Je vous interroge et vous me répondez par une question ! Ce n'est pas ainsi que nous parviendrons à nous entendre. Voyons, je me répète, est-ce bien tout ce que vous savez ?

—C'est tout ! dit Buvard.

—Eh bien, je puis alors ajouter quelque chose aux informations que vous avez recueillies.

—Qu'est-ce donc ?

—Un détail... le Bonnet millionnaire... le nabab?... en avez-vous eu des nouvelles ?...

—Nous en attendons... On a écrit du ministère... et de jour en jour, nous espérons recevoir une dépêche qui nous fixera sur ce point.

—Et cette dépêche n'est point venue ?

—Pas encore.

—Pourquoi ?

—Pardieu... vous seriez bien malin, si vous pouviez nous le dire...

—Je ne suis pas très malin... mais, tout de même, je puis vous affirmer que la réponse attendue a bien été expédiée en temps utile de Bombay ou de Calcutta... qu'elle est arrivée à Marseille il y a quelque temps, mais que là un sac à dépêches a été trouvé éventré, et que le pli qui contenait la constatation du décès de Bonnet a été soustrait.

Buvard étouffa un cri de stupeur.

—La dépêche, — Le sac éventré, — Marseille !... balbutia-t-il... Qui vous a dit ?

—J'y étais.

—Vous !

—Et j'ai vu.

—Mais le coupable ? le connaissez-vous ? Ah ! si cela était...

L'archiviste remua la tête.

—Je ne le connais pas encore, répondit-il, mais cela ne tardera pas, je vous en réponds... Toutefois, je crois que le moment est venu d'ouvrir l'œil, de redoubler de vigilance et de ne laisser passer aucun fait sans s'en préoccuper, au point de vue de ce drame mystérieux ! N'est-ce pas votre avis ?

Et il se tourna vers Buvard.

Celui-ci ne l'écoutait plus.

Son regard venait de rencontrer sur le bureau l'invitation que l'archiviste avait reçue quelques instants auparavant, et Leduc le vit tressaillir.

—Qu'avez-vous, cher monsieur Buvard ? demanda-t-il sur un ton de douce raillerie.

—Vous connaissez donc le colonel ? répondit l'agent.

—Eh ! il faut bien connaître tout le monde !

—Mais il n'est à Paris que depuis peu de jours ?

—Nous y sommes arrivés ensemble.

—Par le train de Marseille ?

—Par le train de Marseille...

—Et il vous invite à ses soirées ?

—Comme vous voyez !

Buvard se pencha vers l'archiviste, comme s'il eût eu peur d'être entendu :

—Vous irez à cette soirée ? dit-il en baissant la voix.

—Probablement.

—Oh ! oh ! décidément vous êtes un malin, monsieur Leduc, et vous rendriez des points à papa Buvard !

L'archiviste s'inclina modestement.

—On fait ce qu'on peut ! répondit-il.

—Nous nous reverrons.

—Quand cela ?

—Eh ! bientôt, peut-être. En tout cas, samedi sûrement. Sur ces mots, Buvard mit un doigt sur ses lèvres et se retira.

Or, pendant que ces faits s'accomplissaient, voici la scène non moins singulière qui se passait chez Oliva, dans l'hôtel où nous l'avons présentée au lecteur.

C'était le même jour, vers dix heures.

Oliva venait de se lever ; elle avait passé, enveloppée d'un ample peignoir de mousseline, dans son cabinet de toilette attendant à sa chambre à coucher qui, elle-même, communiquait avec le salon, et là, rejetant ses longs cheveux sur ses belles épaules, elle s'était abandonnée, avec complaisance, aux mains de Juliette, sa jeune femme de chambre.

Ce jour-là, Oliva paraissait sous l'influence d'un sentiment inaccoutumé ; il y avait comme un voile de tristesse sur son front et une expression de désespérance dans ses yeux.

Elle avait évidemment mal dormi ; l'insomnie avait mis un cercle noir sous ses paupières ; elle était en même temps nonchalante et nerveuse, et c'est à peine si elle donnait un regard à sa glace qui lui renvoyait son image.

—Est-ce que madame est souffrante, ce matin ? demanda Juliette.

—Moi !... Non... je ne sais pas... répondit la jeune femme, avec un petit frisson, quel temps fait-il ?

—Un fort beau temps, madame.

—Il n'y a pas de lettres, ce matin, pour moi ?

—Non, madame, il n'y a qu'une carte que l'on a déposée hier soir.

—De qui est-elle ?

—Du colonel Robert.

Oliva fit une moue ennuyée et elle allait répondre, quand le timbre de l'entrebâtement retentit.

Juliette sortit et revint un moment après.

—C'est madame Brochon ! dit-elle en riant, elle demande si madame peut la recevoir.

—Oui ! oui ! qu'elle vienne, s'écria Oliva, cette chère maman Brochon ; elle n'est pas amusante tous-les jours, mais elle est drôle quelquefois ; faites-la entrer !

Ce ne fut pas long, et bientôt madame Brochon pénétrait dans le cabinet de toilette.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années ; de moyenne taille, replète, fraîche encore, accorte et souriante, et qui était vêtue d'une façon qui pourrait être taxée d'écœntrique.

Madame Brochon était fort connue dans le monde élégant où elle exerçait la profession de marchande à la toilette.

Elle était, au surplus, fort adroite, très rusée, et, sous l'apparente vulgarité de son extérieur, elle cachait un grand fonds d'avarice et de cupidité.

Elle habitait à Belleville, rue Pixérécourt, et vivait là avec un mari, plus jeune qu'elle, qui était, disait-on, attaché en qualité d'homme de peine, au ministère de la marine.

Le ménage allait cahin caha ; l'homme se grisait bien de temps à autre, la femme faisait bien de ci de là quelque scène

qui attirait l'attention des voisins ; mais au demeurant, on n'y regardait pas de si près.

Au fond, on croyait la mère Brochon très riche, et dans tous les pays, même dans les banlieues, c'est là une raison devant laquelle on s'incline volontiers.

Cependant, madame Brochon s'était avancée jusqu'auprès d'Oliva et, avisant une chaise à sa portée, elle l'avait attirée à elle et s'était assise sans façon.

La marchande à la toilette en usait ainsi chez toutes les femmes de ce monde qui savent, par expérience, combien sont peu durables les faveurs de la mode.

—Bonjour, ma chère dame, dit-elle après avoir soufflé bruyamment à plusieurs reprises ; vous me croirez si voulez, je suis éreintée... ah ! ce n'est pas un métier que le mien, et quand je vaquerai, j'aurai fait mon purgatoire ici-bas... Ce n'est pas comme vous... à votre âge... et jolie, et des épaules !... ah ! jour de Dieu, si j'avais des épaules comme celles-là... avec ce petit signe brun, là... à la naissance des cheveux...

Oliva l'écoutait sans l'interrompre. Ce n'était pas qu'elle fût bien flattée des éloges de la marchande à la toilette, mais l'éloge de sa beauté n'est jamais désagréable à une jolie femme.

Cependant, madame Brochon s'était rapprochée et avait désigné muettement la petite soubrette, qui allait et venait autour de sa maîtresse.

Oliva comprit et pria Juliette de la laisser seule.

Et quand elle se fut éloignée, il y eut un court silence, pendant lequel les deux femmes échangèrent un rapide regard.

—Tu as à me parler, demanda avidement Oliva en se rapprochant encore.

—Précisément, répondit madame Brochon.

—Tu l'as vu ?

—Hier.

—Où cela ?

—A Saint-Mandé, le cher bijou.

—Enfin, tu lui as parlé ?

—Pas encore.

—Pourquoi cela ?

—Eh ! ce n'est pas aussi facile que vous le croyez. Il faut y mettre des formes pour ne pas l'effaroucher.

—Cependant.

—Comptez sur moi !... Ah ! il paraît que ça vous tient au cœur !

—Je ne pense qu'à lui, depuis que je l'ai rencontré un soir, au théâtre. Je ne me rends pas compte moi-même du sentiment qui me guide. J'aime mon mari et j'ai toujours été une honnête femme. Mais il y a entre ce jeune homme et moi, un aimant, un lien inconnu, quelque mystère qui fait que je ne puis détourner de lui ma pensée. Il faut que je le voie... que le lui parle...

La marchande à la toilette joignit les mains par un geste de douce compassion ; puis elle prit tout à coup un air sérieux et presque grave.

—On verra votre René, on lui parlera... Seulement, ajouta-t-elle d'un ton dolent, si vous voulez que la chose réussisse, il ne faut pas que j'aie des ennuis qui me tracassent et me prennent mon temps.

—Tu as des ennuis ?

—Oh ! presque rien, un billet qui vient à échéance demain, et si je n'ai pas les cinquante francs, je serai obligée de courir, et alors...

—Cinquante francs, fit Oliva.

—Une misère, quand on a le sac. Mais pour de pauvres gens comme nous... ah ! le chérubin n'a pas l'air d'avoir ces soucis-là ! On voit bien que ça n'a pas de dettes encore !

—Tu le verras !

—Je vous le promets, et si demain, je puis payer ce misérable billet...

Oliva fouilla un tiroir et y prit quelques louis.

—Tiens ! tiens ! dit-elle et dès que tu lui auras parlé, reviens me voir.

La marchande à la toilette avait fait disparaître dans sa poche l'argent qu'on venait de lui donner, et elle s'était levée.

—Tu pars ? fit Oliva.

—Je vais m'occuper de vous.

—A bientôt, alors.

—Oui... oui, à bientôt.

Et elle disparut dans la chambre à coucher.

Mais au moment où elle allait atteindre le seuil du salon, elle s'arrêta droite et effarée.

Devant elle se tenait le colonel Robert.

Il avait posé un doigt sur ses lèvres ; et commandait le silence.

La marchande à la toilette s'inclina en signe d'obéissance.

—Dans une heure à Belleville ! j'aurai à te parler, dit alors le colonel à voix rapide et basse.

Madame Brochon s'empressa de s'éloigner, et le colonel se dirigea vers le boudoir où l'attendait Juliette, qui était allée l'annoncer à Oliva.

V

LA MALLE DES INDES

—Quoique l'heure soit bien matinale pour pénétrer chez une jeune femme, dit le colonel, j'espère que vous voudrez bien excuser mon indiscretion ; je suis encore peu au fait des usages européens et j'ai tant de plaisir à vous voir...

Oliva fit une petite moue dédaigneuse et indiqua un siège de la main.

—Il y a déjà quelques jours que nous n'avons eu le plaisir de vous voir, dit-elle, dès qu'il se fut assis et tout en ramenant son peignoir sur ses épaules ; vous avez bien des occupations à Paris ?

Et comme elle prenait les longues torsades de ses beaux cheveux pour les nouer négligemment sur sa nuque, le colonel l'arrêta d'un geste suppliant.

—Non, je vous prie... dit-il en se rapprochant ; laissez-moi admirer encore cette chevelure qui vous ferait comme un diadème noir... Il y a dans l'Inde des femmes qui n'ont point d'autre beauté et qui en sont très fières... mais elles seraient bien surprises, bien jalouses plutôt, si elles pouvaient vous voir...

—Vous êtes fou ! interrompit Oliva.

—On le serait à moins.

—Est-ce donc pour me dire ces galanteries, que vous êtes venu de si bon matin...

Et elle laissa retomber les flots de ses cheveux sur son dos. Le colonel se remercia du regard.

—Je n'étais pas venu pour cela, en effet, répondit-il alors ; je l'avoue en toute franchise. Je ne connaissais pas cette vic parisienne qui vous prend corps et âme, dès que vous avez mis le pied sur l'asphalte de vos boulevards. J'en suis encore tout abasourdi !

—Vous vous y ferez.

—Je l'espère, surtout si vous consentez à m'y aider.

—Moi ! et à quel titre ?

—A titre d'amie. Ne voulez-vous pas que je sois des vôtres ?

—Oh ! je n'y vois pas d'inconvénient.

Le colonel s'inclina.

—Soit ! dit-il. Je vous disais donc que j'avais eu des occupations nombreuses depuis quelques jours ; j'ai monté ma maison, un petit-hôtel aux Champs-Élysées, qui était resté inhabité un peu trop longtemps. Dieu merci, tout cela est fini et les fournisseurs ont fait merveille. Vos Parisiens, qui ne croient pas aux miracles, en accomplissent tous les jours sans s'en douter ; mes écuries sont tout à fait présentables ; j'ai eu la chance de mettre la main sur quelques domestiques de choix, à qui j'ai permis de voler à la condition qu'ils me serviraient comme je l'étais à Cawnpore. Enfin j'ai découvert un chef dont j'espère que l'on parlera avant peu. Comme vous voyez, je n'ai pas perdu mon temps, et maintenant à cet hôtel restauré, il ne manque plus qu'une chose...

—Quoi donc ?

—L'animation, le mouvement, la vie enfin... Le nid est charmant... mais il est vide, et le vicomte m'a fait espérer qu'il ne m'abandonnerait pas en cette occurrence.

—Que voulez-vous faire ?

—Donner une fête.

—A qui ?

—A Paris !

—Il y a tant de monde à Paris.

—C'est là précisément ce que je désire !... de jolies femmes, des hommes jeunes, des vieillards aimables, le contingent complet de celles qui vivent de plaisir et de ceux qui s'y laissent attirer et retenir. On jouera, on dansera, on causera ; je veux que les hôtes qui me feront l'honneur de me visiter, emportent de cette nuit comme le souvenir d'un rêve indien.

—On va se disputer vos invitations.

—Malheureusement, je ne connais personne, moi, et si le vicomte et vous ne me venez pas en aide, je suis perdu.

—Qu'aurons-nous à fuir ?

—Le vicomte m'a promis d'amener ses amis, je vous demande de m'amener les vôtres.

—Eh ! je ne demande pas mieux.

—Vous en avez beaucoup ? Eh bien ! donnez-moi leurs noms, je vous ferai remettre les invitations, vous y joindrez un mot de votre main, et si, à toutes ces bontés, vous voulez ajouter celle de faire les honneurs de ma maison, pendant cette fête dont vous serez la reine, je crois que j'aurai tout fait pour en assurer le succès. Voyons ! n'hésitez pas. C'est dit ?

—Puisque vous le désirez, et que le vicomte y consent.

Le colonel eut un éclair dans les yeux ; il tira de sa poche un ravissant carnet aux coins d'acier et se mit en mesure d'écrire les noms qu'Oliva lui dictait avec une volubilité toute parisienne.

Mais bientôt il l'interrompit en riant.

—Eh ! là ! là ! dit-il, arrêtez-vous... j'ai à peine le temps de vous suivre... et puis, le nom ne me suffit pas... encore faudrait-il, pour mon instruction personnelle, que vous voulussiez bien me donner quelques détails particuliers...

—Quels détails ?

—Leur âge, par exemple... leur origine.

—Ah ! vous exigez trop, se récria Oliva... c'est là un travail qui n'offre pas un grand intérêt et à moins que vous ne vouliez faire concurrence à M. Cyprien Leduc...

—Hein ! Leduc ? interrompit vivement le colonel...

—Oui, un étrange bonhomme que j'ai vu l'autre jour.

—Il est venu ici ?

—Sans doute.

—Et que pouvait-il vous vouloir ?

—Rien... à moi... mais au vicomte.

—M. d'Esclars s'occupe de généalogie ?...

—M. d'Esclars ne s'occupe de rien, mais, tout de même, ce que lui a dit M. Cyprien Leduc l'a profondément frappé.

—A quel propos ?

—De votre part, une pareille question est naturelle ; vous arrivez de mille lieues, et vous ignorez ce qui se passe en France.

—Qu'à s'y passe-t-il ?

—Quelle chose d'abominable ; il paraît qu'en ce moment tous ceux qui appartiennent, de près ou de loin, à une certaine famille Bonnet, sont menacés de mort.

—Que me dites-vous !... Mais cela ne vous touche pas ?

—Moi, non. Dieu merci, répondit la jeune femme en pâlisant ; mais tout de même cela donne le frisson ; et le vicomte n'est pas plus rassuré qu'il ne faut ; son ami Georges Berthaud, s'est bien mis en campagne, on a l'œil ouvert, mais vous comprenez... on n'est pas tranquille.

—Ce cher vicomte ! voilà une situation bizarre et vraiment...

Il n'acheva pas, la porte du boudoir s'était ouverte et le vicomte venait d'entrer.

Il avait l'air soucieux : il parut contrarié de trouver le colonel seul avec Oliva.

Toutefois, il alla à lui et lui tendit la main.

— Nous parlions de vous, vicomte, dit le colonel, qui s'était levé, et madame me racontait l'affaire qui vous préoccupe à si juste titre. — Est-ce que réellement il y aurait de sérieux dangers ?

Le front du vicomte se creusa d'un pli sombre.

— Des dangers ! je l'ignore... répondit-il... en tout cas, la police ne reste pas inactive et Berthaud se multiplie.

— A la bonne heure ! Sait-on quelque chose de nouveau ?

— Il ne savait rien, il y a une heure, seulement il m'a quitté pour passer au ministère de la marine, et dans quelques instants il m'apportera les nouvelles récentes.

— A-t-on découvert quelque piste ?

— Pas encore, — mais on a mieux que cela.

— Ah ! ah ! quoi donc ? fit le colonel avec intérêt.

Instinctivement le vicomte baissa la voix.

— Vous savez, dit-il, puisque vous étiez ce jour-là dans le train de Marseille, que le 24 avril dernier, au moment du transbordement, on s'aperçut qu'un sac de dépêches avait été éventré.

— En effet, je me rappelle.

— Dès que l'événement a été connu au ministère, on a télégraphié à Calcutta, pour obtenir par le plus prochain courrier de la maille des Indes les duplicatas des pièces qui devaient se trouver contenues dans le sac éventré.

— Il y a deux mois de cela ?

— A peu près, et, d'après les derniers télégrammes reçus, les duplicatas attendus ont dû être expédiés par le paquebot le *Singara*, qui a quitté Calcutta, il y a une quinzaine de jours.

— Eh ! mais voilà qui est intéressant, de sorte que le paquebot arrivera à Marseille sous peu de jours, et que les dépêches seront à Paris vers la fin de la semaine ?

— A peu près.

— On ne sait pas au juste ?

— On ne le savait pas ce matin, mais Georges va revenir... et tenez... on soume... c'est lui, sans aucun doute, nous allons avoir le renseignement officiel.

C'était bien, en effet, le jeune avocat stagiaire ; il arrivait tout courant et prit à peine le temps de laisser la main d'Olivier et de saluer le colonel.

Le vicomte s'était déjà emparé de lui.

— Eh bien, demanda-t-il d'un ton fiévreux, sais-tu quelque chose ?

— Oui, répondit Georges Berthaud.

— Quand arrive le paquebot ?

— Selon toute vraisemblance, samedi prochain, à la première heure.

— Samedi ! s'écria le colonel, mais c'est le jour de ma soirée. Ma foi, voilà qui est de bon augure, et désormais l'assassin des Bonnet n'a qu'à se bien tenir...

— En tout cas, observa l'avocat, il sera certainement frustré du fruit légitime de ses abominables forfaits ; et l'héritage Bonnet, si héritage il y a, ira aux ayants-droit naturels.

Le colonel eut un étrange sourire...

— Voilà la meilleure solution, dit-il, et j'espère que tout marchera à souhait d'ici samedi ; à moins cependant...

— A moins ?... interrogea le vicomte. Eh ! que voulez-vous donc que l'assassin puisse tenter en si peu de temps ?

— Vous avez raison, dit le colonel, et il aurait trop à faire pour se garder lui-même contre les recherches dont il est l'objet ; je pars donc tout à fait rassuré et je compte bien que vous serez complètement dégagé de toute préoccupation à ce sujet. Chère madame... Messieurs...

Il salua et sortit d'un pas délibéré.

C'est ainsi qu'il gagna les Champs-Élysées, où l'attendait son coupé.

D'un geste, il fit signe à son cocher de s'éloigner et, ayant avisé un fiacre qui passait, il le héla et pénétra brusquement à l'intérieur.

— Où allons-nous, bourgeois ? demanda le cocher.

— Rue Pixérécourt, à Belleville, répondit le colonel.

C'était là que demourait la mère Brochon.

Elle était fort connue et très aimée dans le quartier, elle payait exactement son terme et ne tourmentait pas trop les pratiques auxquelles elle faisait crédit.

Quand la voiture s'arrêta devant la boutique et que le colonel fut descendu sur le trottoir, il n'y avait qu'une domestique qui suppléait d'ordinaire madame Brochon dans son commerce.

Madame Brochon sortait souvent dans la journée, et c'était Jeanne la Rousse, espèce de maritorne entre deux âges, qui la remplaçait pour la vente.

Le colonel entra.

— Madame Brochon ? demanda-t-il.

Et Jeanne jugeant à qui elle avait affaire, s'empressa de l'introduire dans l'arrière boutique.

Mais déjà, maman Brochon avait aperçu le colonel qu'elle attendait, et vint au devant de lui.

Elle s'empressa d'offrir une chaise dépenaillée au visiteur.

Celui-ci refusa du geste.

— Merci, je suis pressé... Je n'ai que quelques mots à vous dire.

— C'est de la petite que vous venez me parler ?

— Oui... de Gilberte, d'abord... Vous ne la quittez pas au moins ?

— Oh ! vous pouvez être calme, c'est pauvre jeunesse...

— Elle n'a rien dit ?

— Non... seulement elle est triste, et je crois bien qu'elle a pleuré.

Il faut lui dire que cela ne durera pas, qu'elle quittera bientôt le passage de la Duce, mais que j'ai dû agir comme je l'ai fait, dans son intérêt.

— On connaît ça.

— Vous n'avez vu personne rôder autour de la maison ?

— Personne jusqu'à présent.

— C'est bon, il faut veiller.

— Comptez sur moi...

— Et si quelque incident se produisait, vous me feriez prévenir à l'instant, à mon hôtel, aux Champs-Élysées ?

— Soyez sans inquiétude... je vous enverrai mon homme... et ce ne serait pas long.

Il y eut un silence, une pensée subite avait traversé l'esprit du colonel...

— Voici qui est entendu, dit-il au bout d'un instant... et maintenant, pensez à autre chose... vous venez de me parler de votre homme... vous êtes mariée ?

— Oh ! vous savez...

— Bien... Je ne veux pas être indiscret... vous êtes heureuse au moins ?

— Heureuse... mon Dieu, on ne l'est jamais, quand on a un commerce, et un terme qui revient tous les trois mois.

— En effet.

— Ah ! si l'on avait quelques petites rentes et de quoi seulement bibeloter !

— Est-ce là tout ce que vous ambitionnez ?

— Jour de Dieu !

Et madame Brochon leva les yeux et les bras au ciel.

Le Colonel prit un air grave.

— Eh bien, voyons, dit-il, vous m'intéressez, madame Brochon, et je ne serais pas éloigné de faire quelque chose pour vous.

— C'est-y Dieu possible.

— Que diriez-vous d'un homme qui vous mettrait dans la position de n'avoir plus de termes à payer ?

— Je dirais que c'est la Providence.

— Et que feriez-vous pour cet homme ?

— Tout ! tout ! j'en jure !

— C'est ce qu'il faut... eh bien, écoutez-moi... si vous le voulez, avant un mois... cette maison que vous habitez vous appartiendra, et je vous constituerai une petite rente qui vous permettra de vivre, vous et votre homme, sans travailler.

Madame Brochon passa à plusieurs reprises ses deux mains sur ses yeux.

—C'est un rêve!... balbutia-t-elle.

—Ce sera une réalité, quand vous voudrez, insista le colonel.

—Et que faudra-t-il faire?

—Presque rien... seulement, vous aurez besoin du concours de votre homme.

—Brochon!

Et il y eut, dans l'accent dont la marchande à la toilette prononça le nom de son homme, comme un déchirement douloureux.

Le colonel la regarda étonné.

—Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

Voilà le chien dent, répondit la femme, voyez-vous l'homme au fond d'honnêteté rigoureuse, et s'il doit mettre la main à une affaire qui soit un peu louche...

—Il refusera?

—J'en ai peur.

Le colonel fit un geste insouciant.

—Je le regrette, dit-il, je voyais là pour vous une occasion inespérée de vous enrichir, sans avoir à tuer ni à voler personne.

—Mais de quoi s'agit-il donc?

—A quoi bon?

—Dites toujours.

—Non!... restons-en là... et réfléchissez. M. Brochon est, je crois, employé comme gardien auxiliaire au département de la marine?

—Oui, monsieur.

—C'est lui qui est chargé d'aller prendre à la poste, rue Jean-Jacques-Rousseau, les dépêches du ministre?

—Il me semble bien, en effet, que c'est là son service.

—On me l'avait dit, et vous me le confirmez?... Ne parlons plus de cela. Je me retire sans pouvoir dire quand je reviendrai. Mais n'oubliez aucune de mes recommandations, veillez avec soin sur Gilberte, et quant à ce que je viens de vous proposer, si, après avoir réfléchi, vous éprouvez le besoin de me parler, je serai toujours heureux de m'entretenir avec vous.

Sur ces mots, il gagna la porte, et disparut laissant la marchande à la toilette fort perplexe et encore tout émue.

Une pareille proposition méritait certainement qu'on y réfléchît. Elle n'était pas femme à la repousser sans idée d'y revenir, et elle se promit de ne lâcher l'affaire que s'il lui était prouvé qu'il n'y avait aucun moyen de la mener à bonne fin.

Qu'advint-il à la suite de cette entrevue? Voilà ce que le lecteur ne tardera pas à apprendre dans les chapitres suivants.

VI

LE BAL DU COLONEL

Enfin le grand jour était venu.

On était au samedi, et c'est ce jour-là que le colonel Robert devait inaugurer ses salons par une fête dont on s'entretenait depuis plus d'un mois.

À Paris, il n'y a rien d'impossible pour un millionnaire; l'hôtel, transformé en quelques semaines pour cette solennité, présentait réellement un coup d'œil féerique.

Ainsi que l'avait prévu Oliva, on s'était attaché à des invitations du colonel.

Et il y avait, à cet empressement enthousiaste, des raisons que ceux qui connaissent Paris et ses entraînements trouveront bien naturelles.

Le colonel était arrivé depuis deux mois et c'est à peine si on l'avait entrevu deux ou trois fois au théâtre ou au courses. On le disait riche comme un nabab, il était, en outre, fort bien de sa personne, et il n'y avait pas jusqu'à ce teint exotique et cet éclat bizarre de son regard, qui n'eussent aidé à le rendre populaire.

Aussi Oliva et le vicomte d'Esclars avaient-ils été assaillis de sollicitations.

Toutes les femmes du monde spécial qui est composé d'artistes, d'étrangers et de commis d'agents de change, s'étaient présentées à l'envi; elles voulaient surtout être vues et les hommes, qui eussent hésité peut-être à honorer de leur présence cette fête donnée par un inconnu, avaient fini par laisser gagner à la contagion de l'entraînement.

Il était donc certain que cette nuit-là tout Paris serait chez le colonel Robert.

On commença à arriver des neuf heures.

Il faisait une nuit superbe, presque tiède; de longues cordons de feu éclairaient l'avenue par laquelle on accédait à l'hôtel; le jardin était illuminé à giorno; et au fond, à travers la sombre verdure des arbres, on voyait l'hôtel étinceler.

C'était très chic, comme le dit en entrant Mme de Rubempré.

En moins d'une heure les salons s'encombrèrent.

Il y avait foule partout... au rez-de-chaussée, au premier étage, jusque dans le jardin où de charmants *buen retiro* avaient été ménagés avec préméditation.

Ainsi que l'avait prévu le colonel, Oliva était bien la reine de la fête.

Elle avait accepté, sans trop se faire prier, de faire l'honneur de la maison, et elle s'en acquittait avec une grâce qui, dans ce milieu, pouvait passer pour de la distinction.

Elle était mise d'ailleurs avec un goût exquis.

Le succès de la fête était un peu son œuvre et la satisfaction qu'elle en éprouvait ajoutait encore à sa beauté.

Du reste, une chose eût suffi à expliquer cette satisfaction... c'étaient les regards d'envie dont ses amies l'accueillaient. Pour certaines natures, il n'y a de réelles jouissances que celles que l'on jalouse...

Elle se multipliait...

Tantôt au rez-de-chaussée, quelquefois au premier étage, elle surveillait tout, accueillait chacun comme elle l'eût fait, si elle eût été dans son propre hôtel.

Le colonel la quittait peu.

À ce moment, ils se trouvèrent, au fond du rez-de-chaussée dans une sorte de boudoir qui ouvrait de plain-pied, par une porte-fenêtre sur le jardin.

Le colonel lui prit les mains.

—Que de reconnaissance ne vous dois-je pas? dit l'Indien, le succès est énorme, et c'est à vous...

—À moi, peut-être un peu, répondit Oliva en riant. Je ne dis pas non, mais vous êtes, croyez-le bien, le principal attrait qui attire tout le monde.

Le colonel haussa les épaules.

—Savez-vous bien, dit-il, que si j'étais à la place de M. le vicomte d'Esclars, je ne laisserais pas ma femme seule au bal chez un étranger. Que fait-il? Où est-il? quand il ne devrait avoir d'autre pensée que vous.

Oliva mit un doigt sur ses lèvres.

—Ne parlons pas de cela légèrement, dit-elle; le vicomte a mieux à faire en ce moment que de s'occuper de moi.

—Vous raillez?

—Nullement.

—Où est-il donc?

—Au ministère de la marine.

—Parbleu! il prend bien son temps...

—Songez, continua Oliva, que c'est aujourd'hui qu'arrive la Malle des Indes; les dépêches que l'on attend sont peut-être en ce moment entre les mains du ministre, et si elles apprennent la nouvelle officielle de la mort de Bonnet... c'est pour le vicomte une fortune de quelques millions qui va lui tomber du ciel... Vous comprenez que cela donne à réfléchir...

Le colonel ne répondit pas tout de suite... son front s'éclaircit tout à coup assombri et son regard s'était comme voilé.

Mais cela dura à peine le temps de l'entre, et presque aussitôt son visage reprit toute sa sérénité.

—Eh! après tout, que nous fait cela! dit-il d'un accent de bon sens... Acceptez cette bague, en remerciement de la gracieuseté avec laquelle vous avez consenti à être la reine de cette

fête... Elle vient de l'Inde aussi. Il y a là un diamant qui ira si bien à votredoit et charmant, il vaut cinquante mille francs, peut-être. Mais qu'importe le prix !

Le colonel avait pris la main de la jeune femme et passait à son doigt une bague magnifique qu'il venait de tirer du sien. Oliva se laissait faire doucement, sans résister, comme en jouant.

Quand elle eut la bague, elle leva sur le colonel deux yeux interrogatifs.

L'Indien lui prit la main et la baisa.

—Que faites-vous ? dit-elle.

—Vous êtes adorable.

—Laissez-moi partir.

Elle s'éloignait en parlant ainsi.

—A bientôt !... fit encore le colonel.

—Oui, oui... à bientôt, répondit-elle.

Et elle disparut pour se mêler à la foule qui devenait plus compacte d'instant en instant.

On ne circulait qu'avec peine ; une chaleur étouffante régnait dans les salons, un grand nombre de couples envahissaient le jardin, pour aller y chercher l'air et la fraîcheur.

Cependant, une chose paraissait préoccuper tout ce monde. Presque tous les amis du vicomte étaient présents ; bon nombre de femmes auxquelles d'Esclars avait adressé des invitations s'étaient empressées de se rendre à son appel, et le vicomte n'était point là pour les recevoir et les présenter au maître du logis.

Mille questions se croisaient ; on interrogeait Oliva, qui ne répondait qu'évasivement, et quand onze heures sonnèrent, on commença sérieusement à s'inquiéter de l'absence du vicomte.

La jeune femme, elle-même, se demanda quel événement imprévu pouvait avoir causé un pareil retard, et c'est avec une appréhension sourde qu'elle se tournait à chaque instant vers la porte par laquelle elle s'attendait à le voir paraître.

Mais le vicomte ne pensait guère en ce moment à Oliva ni à la fête dont elle faisait les honneurs aux invités de l'Indien.

Ainsi que ce dernier venait de l'apprendre, d'Esclars s'était rendu au ministère. Il y connaissait un chef de division auquel il s'était confié. Il lui avait fait la confidence complète de la situation : la mort probable d'un certain Bonnet, millionnaire, dont il devait hériter, et la disparition de la dépêche qui contenait, selon toute vraisemblance, la constatation légale du décès. Il avait ajouté que le courrier de la Malle des Indes qui arrivait ce jour même, devait apporter les duplicatas des pièces de la dépêche spoliée, et il avait sollicité la faveur d'assister au dépouillement du courrier, pour recueillir tout de suite la nouvelle qu'il attendait avec tant d'impatience.

Son ami ne vit aucun inconvénient à lui accorder ce qu'il demandait, et vers huit heures, après dîner, le vicomte arrivait au ministère de la rue Royale.

On savait que le train de la Malle des Indes devait entrer en gare de Paris vers sept heures ; un gardien de bureau avait, en conséquence, été expédié rue Jean-Jacques-Rousseau, à l'administration des postes, à l'effet d'y recevoir les dépêches adressées au département de la marine et des colonies, et à moins de retard, ce gardien de bureau devait être de retour au ministère vers huit heures au plus tard.

Cependant, quand neuf heures sonnèrent, il n'était pas encore revenu.

Le vicomte s'impatientait. Son ami lui avait offert un cigare pour lui faire prendre patience, mais il était agité, nerveux ; vingt fois il se leva de son fauteuil pour aller sur le palier écouter les bruits du dehors.

Chaque fois, il rentrait plus sombre et plus décontenancé.

—Est-ce que ce retard ne vous semble pas extraordinaire, demanda-t-il enfin au chef de division, impassible comme un employé à qui tous les incidents du service sont familiers, peut-être est-il arrivé quelque chose ?

—Eh ! que voulez-vous qu'il arrive, mon cher d'Esclars ?

—Etes-vous sûr de l'homme que vous avez envoyé à l'administration des postes ?

—Oh ! très sûr, c'est Brochon, un garçon rangé, probe, d'une conduite régulière, on prétend qu'il boit quelquefois, mais jamais dans le service.

—Mais le soir, il pourrait être attaqué ?

—Attaqué ? fit le chef de division en riant.

—Cela s'est vu.

—A cette heure ?... dans cette saison,—et pourquoi faire.

—pour soustraire quelques documents administratifs... Ah ça ! vous devez fou...

Le vicomte passa sa main sur son front.

—Ma foi ! je crois que je le devie draire, dit-il, si cela devait se prolonger. C'est que vous ne savez pas, vous, que c'est une grosse partie et qu'il y a peut-être à cette heure, dans la sacoche de votre homme, non seulement ma fortune, mais peut-être ma vie même !

—Votre vie ! fit le chef de division... Ah ! parbleu, je serais curieux de savoir...

Au lieu de répondre, le vicomte s'était précipité de nouveau sur le plier.

Il avait cru entendre des pas dans l'escalier.

Mais c'était une illusion ! Il revint tout déconfit reprendre sa place auprès de son ami.

Puis les minutes s'écoulaient encore... lentes, monotones, sans que rien vint changer la situation. Enfin dix heures et demie sonna.

Cela devenait réellement inexplicable.

Le chef de division commençait à partager les appréhensions du vicomte.

Il appuya son doigt sur le bouton d'une sonnette électrique.

Un homme accourut aussitôt.

—Michel... dit le chef d'un ton bref, êtes-vous seul à l'antichambre ?

—Non, monsieur, répondit l'homme ; il y a avec moi François.

—Brochon n'est pas de retour ?

—Pas encore.

—C'est singulier... Brochon est un employé exact, et je ne m'explique pas ce retard.

—Nous aurions été prévenus... Dites-moi, vous n'avez rien remarqué de particulier dans la tenue de Brochon... on m'a dit qu'il se grise quelquefois... est-ce que ce soir ?...

—Pour ce qui est de ça.

—Voyons, répondez... je veux savoir.

—Eh bien, puisque monsieur le demande, je lui avouerai que peut-être Brochon n'était pas tout à fait dans son assiette.

—Cela doit être, et je ne m'étonne plus de rien. Ecoutez-moi, vous allez à l'instant même vous rendre rue Jean-Jacques-Rousseau. Vous demanderez si le train est arrivé et si l'on a vu Brochon. Quoi que vous appreniez, vous reviendrez tout de suite, sans perdre de temps, m'apporter les renseignements que vous aurez recueillis... Allez !

Le gardien de bureau s'éloigna aussitôt.

Il était dix heures et demie. Onze heures sonnaient quand il revint.

—Eh bien ! fit le chef dès qu'il l'aperçut. Le train est-il arrivé ?

—A sept heures.

—Et Brochon ?

—Il était présent au moment du dépouillement.

—On lui a remis les dépêches ?

—Comme d'ordinaire.

—Et qu'est-il devenu ?

—On n'a pu rien m'apprendre, sinon qu'il avait quitté la vers huit heures et qu'il emportait sa sacoche pleine.

Il y eut un silence.

D'un geste, le chef de division renvoya le garçon de bureau et se trouva seul avec le vicomte.

Ce dernier était atterré.

—Vous le voyez, dit-il d'une voix étranglée... j'avais raison.

—Peut-être bien, fit son ami devenu pensif.

—Il y a quelqu'un qui a intérêt à faire disparaître la pièce

officielle qui constate le décès de Bonnet et l'ouverture de sa succession. Ce Brochon a été gagné, on a acheté à prix d'or sa complicité, et maintenant...

Le chef de division remua la tête.

—Tout est possible, dit-il d'un ton soucieux, mais je vous avoue que, malgré les apparences j'ai peine à croire ce Brochon coupable.

—Cependant...

—Il était ivre—il se sera laissé entraîner dans quelque caboulot, et peut-être, à l'heure qu'il est, cuve-t-il son vin, étendu sur sa sacoche intacte.

—Puissiez-vous dire vrai !

On s'empessa d'ouvrir la sacoche, et il fut facile de vérifier que la sacoche avait dû être ouverte, et que la dépêche annoncée avait disparu !

Voici en effet ce qui s'était passé.

VI

BROCHON

Chaque fois que Brochon devait prendre son service, le soir, au ministère, il passait généralement la journée à Belleville,



Brochon est un garçon d'une conduite régulière : on prétend qu'il boit quelquefois mais jamais dans le service.

—Au surplus, j'enverrai chez lui ou à son adresse, et, s'il rentre cette nuit...

Le chef de division n'acheva pas.

Un bruit venait de s'élever dans l'antichambre et plusieurs voix parlaient à la fois.

—C'est lui ! fit le comte avec un tressaillement de joie.

La porte s'ouvrit aussitôt, et Brochon apparut sur le seuil, pâle, défait, le regard hébété.

Ses vêtements étaient déchirés, et à son côté sa sacoche pendait souillée de boue.

D'Esclars jeta un cri de détresse.

—Volé ! il a été volé !... dit-il en bondissant vers le malheureux.

dinait à quatre heures et se rendait rue Royale, où il arrivait vers six heures.

Ce jour-là, les choses s'étaient passées sans que rien eût été changé au programme ordinaire.

Maman Brochon était de bonne humeur... La veille, elle avait, disait-elle, réalisé une rentrée importante, et elle voulait offrir à Brochon, comme témoignage de sa satisfaction, un plat de choucroute que l'on arroserait d'une bonne bouteille de vieux bourgogne.

Brochon adorait la choucroute, et maman Brochon la faisait dans la perfection.

Peut-être eût-il préféré la bière, mais madame Brochon ne l'aimait pas, et Brochon n'avait pas fait d'objection au vieux bourgogne.

Les bons menages ne vivent que de concessions reciproques.

On se mit à table à quatre heures ; un pénétrant parfum emplissant l'arrière-boutique ; le plat de choucroute fumait, flanqué de saucisses de Francfort, et la bouteille de beaune première attendait, sous sa couche de poussière qu'on voulût bien la déboucher.

On mangea et l'on but.

Toutefois, le brave Brochon s'observait.

Il songeait au service pour lequel il était commandé, et il ne voulait en prendre que modérément.

Mais maman Brochon était si invitante ; elle souriait de si bonne grâce à chaque bouchée qu'ingurgitait son homme, que ce dernier se laissait faire sans opposer trop de résistance.

Et puis, on lui disait des choses si agréables !

Maman Brochon voyait l'avenir tout en rose. Les affaires allaient bien ; jusqu'alors elle avait fait des cachoteries à son homme ; mais elle avait amassé un petit magot qui se portait bien, et le moment approchait où ils pourraient vivre de leurs rentes. On aurait une petite maison à soi ; on n'aurait plus besoin de travailler et Brochon donnerait sa démission.

Le brave homme ouvrait de grands yeux, et sa figure prenait une expression de béatitude concentrée.

Et il buvait !

Jamais il ne s'était senti si heureux : être propriétaire, si petit que soit la propriété, avec un jardin ! Brochon adorait le jardinage, c'était un rêve, qui dura une heure.

Quand cinq heures sonnèrent, il se réveilla brusquement.

—Eh ! eh ! dit-il... il ne faut pas se mettre en retard ! en attendant que je donne ma démission, le service avant tout.

—Ça, c'est sacré, approuva maman Brochon.

L'homme s'était levé.

Il était un peu alourdi par la choucroute et par le bourgogne : mais il tenait bien sur ses jambes.

—Hum ! dit-il, j'ai peut-être un verre de trop... mais cette diable de choucroute était d'un sale.

Maman Brochon se mit à rire.

—Bah ! répliqua-t-elle : cela passera à l'air ; et puis, une sacoche à porter, ce n'est pas lourd : d'ailleurs, je te reverrai...

—Toi ! fit Brochon étonné.

—Oui... j'ai une affaire, rue Coquillière, j'y serai vers sept heures, et quand tu retourneras au ministère, je t'accompagnerai, de cette façon, nous rentrerons à Belleville ensemble.

Brochon ne répondit pas : il n'avait juste que le temps de se rendre au ministère, et il partit.

Une fois dans la rue, il éprouva quelque chose comme un éblouissement, mais il était solide et reprit bien vite le dessus.

Il pressa le pas suivant son itinéraire habituel. Il était six heures à peine quand il atteignit la rue Royale.

Jusqu'à là, rien d'extraordinaire ne s'était passé. On lui remit la sacoche réglementaire, et il s'en alla rue Jean-Jacques-Rousseau.

Là encore, les choses s'effectuèrent selon la coutume.

Vers sept heures, le fourgon qui apportait les dépêches de Marseille fit son entrée dans la cour des malles ; des hommes d'équipe déchargèrent les sacs que l'on envoya par le treuil à vapeur jusqu'au premier étage où le dépouillement devait s'opérer : la répartition des correspondances eut lieu alors immédiatement, et les agents de tous les ministères reçurent celles qui leur étaient destinées.

Brochon plaça les siennes dans sa sacoche, que l'on ferma à l'aide d'une clef qui restait à la poste, — celle qui devait l'ouvrir restant aux mains des garçons du ministère accrédités pour cet office spécial.

Il était sept heures et demie, quand il quitta la cour d'entrée, portant sa sacoche fermée sur le dos.

Les fumées du bourgogne s'étaient un peu dissipées, mais il était dévoré par une soif d'enfer.

Cette satanée choucroute lui avait mis le feu à la gorge, et il fut pris d'une forte tentation d'aller prendre un canon chez le marchand du coin.

Mais c'était là un acte rigoureusement défendu, et il eut peur d'être vu.

Il s'engagea dans la rue Coquillière, se promettant bien d'étancher sa soif dès qu'il se serait débarrassé de sa sacoche.

C'était là une intention louable, mais il avait compté sans l'occasion.

L'occasion, ce fut maman Brochon.

Il n'avait pas fait cinquante pas dans la rue Coquillière qu'il s'entendit appeler.

Il se retourna et reconnut sa femme.

Elle était littéralement transfigurée. Jamais il ne l'avait vue ainsi.

—Où vas-tu ? lui dit-elle, la joie sur le visage.

—Mais tu le sais bien ! répondit Brochon.

—Si tu savais ce qui m'arrive !...

—Qu'est-ce donc ?

—Une fortune...

—Quelle folie !

—Je n'exagère pas, demain, nous serons riches, et à cette heure... tiens, regarde !

Et elle allait ouvrir la main qu'elle venait de présenter à son homme, quand elle se ravisa en jetant un regard sur les passants.

—Non ! dit-elle, pas ici, ce serait imprudent ; viens !

—Où ça ?

—Chez le mannezingue.

—Tu sais bien que c'est défendu.

—Bon ! défendu... je voudrais voir que l'on te fit des reproches ! Ah ! c'est moi qui leur jetterais bien vite ta démission au nez. D'ailleurs, c'est une minute, cela ne te retardera pas... mais je veux te conter ce qui m'arrive.

—Si l'on me voyait !...

—Que t'es bête... Qu'est-ce qui te verra ?... et puis est-ce que les autres n'en font pas autant ?... Allons, viens... histoire de te montrer ce que j'ai dans la main ! en avalant un verre de n'importe quoi... est-ce que cette choucroute ne t'a pas mis le feu dans le gosier ?

—Oh ! pour ce qui est de ça !

—Eh ! bien ! dépêche-toi, et ne perdons pas notre temps à bavarder.

Maman Brochon le prit par le bras... il finit par se laisser faire... et quelques secondes après ils s'asseyaient, l'un près de l'autre, dans le cabinet d'un marchand de vin.

Une fois là, on leur servit deux verres de *fin*, et quand ils furent seuls, la femme tira de sa poche une enveloppe dans laquelle il y avait une dizaine de billets de banque.

—Rien que ça de monnaie ! dit-elle, et demain j'en aurai dix fois autant.

—Mais d'où cela te vient-il ? interrogea avidement Brochon.

—C'est toute une histoire.

—Conte-moi ça, en double.

—Buons d'abord.

Et ils burent. Et quand les verres eurent été vidés, la mère Brochon les remplit de nouveau.

Et, pour la seconde fois, ils vidèrent leur verre.

Mais, chose bizarre, cette fois, ce fut d'une main tremblante, et avec un regard lourd et chargé de vapeur, que Brochon prit le sien et le porta à ses lèvres.

Il but cependant, mais en même temps quelque chose d'anormal se produisit dans tout son être. Il se mit à frissonner ; une sueur froide perla à son front et il s'accrocha à la table comme s'il eût eu peur de tomber.

—Qu'as-tu donc ? fit la mère Brochon.

—Rien ! ce n'est rien, répondit le malheureux. Seulement, j'ai comme un voile devant les yeux ; tout tourne, j'ai besoin d'air ; laisse-moi sortir.

Mais il ne put se dresser tout à fait ; ses jambes se déroberent sous lui, sa poitrine se souleva avec effort et il retomba, le front sur la table.

—A moi !... j'étouffe !... de l'air ! balbutia-t-il.

—Cela va passer, fit la mère Brochon.

—Ma sacoche.

—Elle est là.

—Il faut que je la porte, mon Dieu, qu'ai-je fait ?

—Eh ! ne t'occupe pas de cela, on la portera ta sacoche : c'est bien malin, et moi-même...

En parlant ainsi, elle fit mine de vouloir la lui enlever ; mais il eut un grondement sourd ; ses doigts se crispèrent avec violence, et ses yeux s'ouvrirent démesurément pleins de colère et d'effroi.

—Non ! non ! je ne veux pas, dit-il, c'est sacré ! C'est moi, moi seul !

Il ne put en dire davantage : le mouvement qu'il venait de faire avait épuisé ce qui lui restait de forces, et, après avoir tenté de se soulever une dernière fois, ses doigts se détendirent tout à coup, et il s'allongea, comme une masse inerte, les bras en croix sur sa sacoche.

Madame Brochon attendit quelques secondes, haletante, étouffant, oppressée, presque effrayée du tableau qu'elle avait sous les yeux.

Son regard troublé allait alternativement de la table à la porte du cabinet qu'elle redoutait de voir s'ouvrir d'un instant à l'autre, et on eût dit que maintenant elle reculait devant les conséquences de l'acte qu'elle venait de commettre.

Ce fut rapide comme l'éclair.

Presque aussitôt, elle secoua le front avec une sombre énergie ; elle poussa le verrou du cabinet, et, revenant vers Brochon, elle le souleva avec force et s'empara de la sacoche.

Les instants étant comptés, elle se mit à l'œuvre.

Le colonel lui avait donné le matin une clef qui devait ouvrir la serrure. Si la clef n'ouvrait pas, elle avait reçu l'ordre de briser la fermeture ou d'éventrer la sacoche.

Heureusement, la clef fit son office, et rien ne vint arrêter maman Brochon.

Elle fouilla violemment le contenu et finit par retirer une enveloppe scellée de cachets rouges qui portaient l'empreinte du consulat français de Calcutta.

Elle la fit vivement disparaître sous ses vêtements, remit ensuite tout en ordre, et, désormais assurée qu'on ne pouvait soupçonner personne de l'audacieuse spoliation, elle marcha vers la porte et appela le marchand de vin, qui accourut.

Elle lui montra Brochon.

—Le pauvre garçon est ivre, dit-elle ; cela lui arrive quelquefois, et il lui suffit de faire un somme pour se guérir. Je vous prie donc de le laisser dormir à son aise, et quand il se réveillera, s'il veut prendre une voiture, voici cinq francs ; vous donnerez un bon pourboire au cocher.

Puis elle paya la consommation et s'éloigna sans que le marchand de vin fit d'autre objection.

Mais le pauvre Brochon ne dormit pas longtemps.

Son sommeil était agité. On eût dit que le remords le poursuivait jusque dans ses rêves.

Enfin cependant, il finit par vaincre l'ivresse, et à un moment il se dressa effaré et suant en poussant un cri rauque et sauvage.

On accourut à cet appel, et on l'aperçut debout, palpant la sacoche avec un geste farouche et examinant la fermeture.

—L'heure ? demanda-t-il. Dites-moi quelle heure il est ?

—Près de onze heures, répondit le garçon.

—J'ai donc dormi !

—Pardieu... et ça vous a fait du bien.

—Onze heures ! répéta le malheureux en pressant ses tempes de ses deux mains.

Et il marcha vers la porte.

Mais il n'avait pas repris possession de sa force ; il oscillait sur lui-même. Le garçon voulut lui tenir le bras.

—Si vous le désirez, on ira vous chercher une voiture, proposait-il.

Brochon le repoussa rudement.

—Laissez-moi ! répondit-il, je n'ai besoin de personne. Onze heures ! je suis perdu, mon Dieu !

Il avait passé sa sacoche autour de son cou et gagnait la porte de la rue.

Le sentiment de la réalité lui revenait ; il commençait à se

rappeler ; après tout rien n'était encore perdu ; la sacoche était intacte. Ce n'était qu'un retard, il serait reprimandé, suspendu peut-être, mais l'honneur était sauf.

Et il marchait, se heurtant aux murailles, glissant et tombant parfois pour se relever aussitôt.

Quand il arriva au ministère, il était, nous l'avons dit, souillé de boue, et ses vêtements étaient déchirés.

Il ne songeait pas d'ailleurs que le cas fût aussi grave qu'on allait le vérifier, et il était presque rassuré de se voir arrivé à bon port, bien en retard, mais sans accident.

Le coup fut d'autant plus terrible, quand il apprit qu'une dépêche manquait à la sacoche... la dépêche importante, celle que l'on n'attendait depuis trois heures avec tant d'impatience.

La nouvelle le saisit avec violence, — il devint livide, prit sa tête dans ses mains par un geste fou et s'affaissa sur lui-même.

Quant au vicomte, il était devenu sombre. Ce qui arrivait était significatif.

Pour la seconde fois, un audacieux voleur avait spolié les dépêches du ministère, et cette fois, comme la première c'était l'acte authentique constatant le décès de Bonnet, qu'il avait fait disparaître.

Mille pensées sinistres l'assaillaient à la fois, et ce fut sous cette impression qu'il quitta le ministère pour se rendre à la fête du colonel Robert.

VII

LA BONNE AVENTURE

Il était minuit.

La fête atteignait alors tout son éclat ; la première glace était rompue ; tout ce monde s'était mis à l'aise, et maintenant il régnait dans les salons une promiscuité charmante et un abandon des plus provoquants.

Un incident singulier auquel on ne s'attendait pas avait encore ajouté à l'imprévu et au piquant de la fête.

Vers onze heures, quelques dominos s'étaient présentés, munis d'invitations en bonne et due forme, et après un moment d'hésitation, on les avait laissé passer.

Ils avaient fait merveille.

On les avait entourés, questionnés, pressés, et ils avaient répondu avec assez d'esprit pour éveiller la curiosité générale.

Les dominos étaient connus d'Oliva, mais celle-ci avait refusé de dire leurs noms. — C'était une surprise qu'elle avait ménagée dans un but dont elle n'avait fait confidence à personne.

Pour un motif mystérieux, elle voulait, à une certaine heure de la nuit, s'affubler elle-même d'un déguisement et dérober ses traits sous un loup de velours. Elle espérait, avec raison, que grâce à la confusion des dominos, sa disparition momentanée ne serait pas remarquée, et qu'elle pourrait jouir d'une liberté complète dont elle comptait bien profiter.

Quel était son dessein en agissant ainsi ? C'est ce que nous dirons bientôt.

On n'était pas encore remis de l'étonnement soulevé par l'arrivée des dominos, quand un brouhaha s'éleva des salons du rez-de-chaussée, et que chacun courut à l'envie pour voir ce qui se passait.

Cette fois, ce n'était plus un domino — mais bien un magicien.

Il avait fait son entrée avec une solennité grave, et avait presque aussitôt été entouré par un groupe compact de curieux.

Il portait la longue robe noire traditionnelle constellée d'étoiles, le bonnet de carton pointu, orné de tous les signes du Zodiaque, et tenait à la main le bâton magique d'ébène.

Il était de taille moyenne, avait les épaules trapues, et sa main gantée accusait une force peu commune.

Il chercha à fendre la foule sans pouvoir y réussir.

On tenait à le faire parler... et il s'obstinait à se taire.

—Bon ! il est muet ! fit Mme de Rubempré en haussant les épaules.

—Dites plutôt qu'il ne sait rien, ajouta Mme de Miramar.

—Voyons, cria une autre, qu'est-ce qu'il faut te montrer pour que tu parles ?...

Et comme on riait à cette question, à laquelle quelques-uns voulurent prêter un sens particulier.

—Est-ce la main gauche...ou la droite ? continua la jeune femme.

Le magicien s'inclina.

—Ni l'une ni l'autre, répondit-il ; car je n'ai pas besoin de tant chercher pour dire ce que tu as fait hier, ou ce que tu feras demain.

—La belle malice, riposta Mme de Rubempré, si tu n'as que ça à débiter, je me demande ce que tu es venu faire ici.

—Je cherche quelqu'un ! fit le magicien.

—Qui cela ?

—Un homme.

—Ce n'est pas là ce qui manque. Décidément, tu n'est pas amusant. A quelle heure te couche-t-on ?

Pendant ce rapide colloque, le colonel, qui ignorait ce qui se passait, s'était approché du groupe et avait écouté.

A son tour, il voulut intervenir, et s'adressant au magicien :

—Madame a raison ! insista-t-il avec enjouement ; le costume que tu portes oblige, et je trouve, moi aussi, que tu t'acquittes bien mal du rôle que tu as choisi. Voyons ! parle, dis-nous ce que tu sais ; invente si tu ne sais pas. Mais amuse-nous, ou ne cherche pas plus longtemps à nous intriguer.

Le colonel achevait de parler, aux applaudissements de la galerie, et peut-être le masque interpellé allait-il se décider à répondre quand les rangs serrés du groupe s'ouvrirent brusquement pour laisser passer un nouveau personnage.

C'était un second magicien.

Il fut accueilli par un hurra, auquel il répondit par un salut protecteur.

—Bien ! bien ! merci, dit-il ; j'étais là...j'écoutais, et j'ai eu pitié de mon confrère : pour l'honneur de la corporation, c'est moi qui vais répondre à sa place, si vous le voulez bien.

Vingt mains dégantées se tendirent vers lui.

Au hasard, il prit une main et il commença selon l'usage de ses pareils, mais avec un a propos, une présence d'esprit, une connaissance approfondie de la vie intime de chacune des questionneuses qui ne laissèrent pas de jeter l'assemblée dans une profonde stupéfaction.

Quel pouvait bien être ce singulier personnage... On disait vingt noms, au hasard, par approximation. Les uns croyaient reconnaître la voix de Gaston le couliissier, les autres affirmaient que c'était l'allure de Jules Lorain, le chef de division au ministère*** Le plus grand nombre affirmait que ce ne pouvait être que Georges Berthaud, l'avocat stagiaire... Mais Gaston venait d'être aperçu dans un salon voisin avec Lorain, et quant à Georges Berthaud, il vint lui-même protester par sa présence contre les suppositions où il était en jeu.

La comédie ne laissait pas que d'être amusante.

Le magicien jouissait sans modestie de son triomphe et il se disposait à poursuivre le cours de ses exercices quand il se sentit tout à coup touché à l'épaule.

Il se retourna et aperçut le colonel.

—Tu nous quittes, fit ce dernier en cherchant à percer son masque.

—Il n'y a plus rien à faire ici, répondit le magicien, et je vais ailleurs.

—Où cela ?

—Que t'importe ! Ou bien est-ce que, en ta qualité de maître de la maison, tu voudrais attenter à la liberté de tes hôtes ?

—A Dieu ne plaise ?

—A la bonne heure.

—Tu es entré ici, masqué, et tu en sortiras de même si tel est ton bon plaisir. Je ne t'arrêterai que pour t'adresser une question.

—Ah ! ah ! laquelle ? Désires-tu aussi que je te raconte le passé ?

—Allons donc ! Mon passé à moi n'est point facile à connaître et tu y perdrais le peu de latin que tu as appris.

—Tu crois ?

—J'en suis sûr.

—Tu pourrais te tromper...

Le colonel fronça le sourcil.

—N'insiste pas, interrompit-il, et parlons de choses plus gaies ; d'ailleurs, ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

—Et de qui donc ?

—Nous attendons quelqu'un à cette heure, et nous trouvons tous qu'il tarde bien à venir.

—Tu veux parler du vicomte d'Esclars ?

—Précisément.

—As-tu oublié qu'il est au ministère où il attend l'arrivée des dépêches de Calcutta ?

—Tu sais cela ?

—Pardieu !—et si tu le désires, j'ajouterai que le brave vicomte en sera pour ses frais—car, ou je me trompe fort, ou il sera déçu dans son attente.

—Qui t'a si bien instruit ?

—Ma science !

Le colonel eut un sourire contraint.

—Allons ! allons ! dit-il, avec un dépit mal dissimulé, ie vois que je n'aurais pas le dernier mot, et tu remplis ton rôle à merveille ! Je ne veux plus longtemps priver mes hôtes de ta compagnie et je te rends ta liberté ! mais j'espère que tu nous resteras et que je te reverrai à souper ?

—Je n'y manquerai pas, colonel, répondit le magicien avec un geste familier, mais si je ne vous revois pas, ne vous en prenez qu'à ces dames, car c'est que l'une d'elles m'aura enlevé.

Et, sur ce mot, il glissa avec la souplesse d'un serpent à travers les groupes animés et gagna rapidement l'un des salons contigus.

Le colonel le regarda s'éloigner un moment, comme s'il eût été plus intrigué qu'il n'eût voulu le laisser paraître... mais bientôt sa belle humeur reprit le dessus, et il se mit à la recherche d'Oliva qu'il avait perdue de vue depuis quelques instants...

Mais il eut beau parcourir l'hôtel jusque dans ses recoins les plus ignorés, il lui fut impossible de l'apercevoir... Qu'étaient-elle devenue ?

Pendant quelques minutes, il s'inquiéta... mais une autre pensée commençait à peser sur son esprit et lui communiquait de sourdes appréhensions.

Il était près de minuit, et le vicomte n'avait point paru !

Que se passait-il au ministère ? Attendait-on toujours les dépêches... les avait on reçues ? Maman Brochon avait-elle réussi dans ce qu'elle lui avait promis de tenter ?

Il en était là de ses réflexions quand, tout à coup, il tressaillit.

A l'extrémité du salon où il venait d'entrer, il croyait avoir entrevu la silhouette de René.

Ce ne pouvait être qu'une erreur ! Il n'y avait aucune raison de croire qu'il aurait poussé l'audace jusqu'à venir chez le colonel. Pourquoi ? Sous l'empire de quel sentiment ? Il ne lui avait pas envoyé d'invitation, et ce pouvait être encore moins Oliva ou le vicomte.

Il fit quelques pas, franchit avec agitation le salon où il se trouvait et arriva dans la pièce où il avait cru reconnaître René.

Il demeura stupéfait.

C'était bien lui !—il était là—en tenue irréprochable—mais embarrassé, gauche, timide plutôt, ne sachant trop quelle contenance prendre dans ce monde où il pénétrait pour la première fois.

Le colonel réprima un geste violent.

René l'avait aperçu et venait à sa rencontre.

Il se contenta.

—Eh quoi ! vous ici, chez moi ? lui dit-il en cherchant à éteindre la flamme de son regard.

René eut un air surpris.

—Que peut avoir d'étonnant ma présence chez vous, répliqua-t-il ; ne vous attendiez-vous pas à me voir ?

—Moi !
 —Sans doute—ne m'avez-vous pas invité ?
 —Quoi ! vous avez reçu une lettre ?
 —Et j'avoue que cela m'a un peu surpris, mais j'ai pensé que vous aviez réfléchi depuis notre dernière entrevue et que vous désiriez m'entretenir.
 —A quel propos !
 —Et de qui peut-il être question en nous, si ce n'est de Gilberte.
 —Encore !
 —Je suis allé depuis à Saint-Mandé et j'ai appris là que Gilberte n'y était plus. Alors, recevant cette invitation, je me suis persuadé facilement que vous aviez voulu faire cesser mes inquiétudes et que vous vouliez me ménager un entretien.
 —Avec elle, peut-être ? interrompit le colonel d'un ton railleur.

—Avez vous, tout au moins ; vous savez, monsieur, à quel point j'aime Gilberte, c'est mon premier et ce sera mon seul amour. J'ai mis tout mon cœur, toute ma vie, dans ce sentiment ; et s'il me fallait renoncer à l'espoir de venir un jour son époux, je sens bien que j'en mourrais !

—Cependant...
 —Oh ! je n'ignore pas toutes les objections que vous pouvez m'opposer. Je suis bien jeune, je suis pauvre, qu'importe cela ! je suis fort et vaillant aussi ; aucun travail ne m'effraye, et pour mériter la main de Gilberte, il n'est aucune entreprise qui me puisse faire reculer.

Le colonel avait gardé à grand-peine le silence ; quand le jeune homme eut fini de parler, il haussa les épaules, et son regard enveloppa René.

—Ce que vous me dites-là, répondit-il je l'avais prévu, et je comptais vous prier prochainement d'en venir causer avec moi ! Mais ce n'est pas en ce lieu et cette nuit que j'aurais choisis pour un tel entretien. Ce n'est donc pas moi qui vous ai adressé l'invitation que vous avez reçue, et je m'étonne qu'une pareille erreur ait pu se produire. Toutefois, puisque le hasard ou quelque mystérieuse intervention nous met en présence, j'en veux profiter pour vous dire ce que je compte faire et détruire une bonne fois les illusions auxquelles vous paraissez vous complaire un peu trop ! Gilberte est une orpheline, que j'ai recueillie, et dont j'ai voulu assurer l'avenir. La pauvre enfant ignore la vie et n'en connaît pas les dangers et les surprises... C'est à moi de la prémunir contre les entraînements qu'elle pourrait subir, et je ne faillirai pas à cette mission que je me suis donnée. Au surplus, sachez, dès à présent, que j'ai des projets sur elle... c'est pour son bonheur que j'agis comme je le fais, et je ne permettrai à personne de venir compromettre les plans que j'ai formés.

—Mais Gilberte approuve-t-elle vos projets ? interrogea René, qui se sentait près de défaillir.

—Gilberte obéira quand j'aurai ordonné et je ne vous conseille pas de vous mettre en travers de mes résolutions !

René sentit, à ces dernières paroles, le rouge de l'indignation lui monter au visage, et il fut sur le point de se laisser emporter par la colère.

Mais il craignit, en agissant ainsi de nuire à Gilberte elle-même, et il eut la force de se contenir.

Il s'inclina.

—Soit ! dit-il, je me retire, monsieur. Mais quoi que vous ordonnez, je reste libre de mes actions, et le dernier mot n'est pas dit entre nous.

—A votre aise.

—Nous nous reverrons.

—Je ne pense pas.

—Et quant à Gilberte...

Il allait continuer—mais à ce moment, une petite main de femme vint doucement s'appuyer sur son bras—et il se retourna vivement.

C'était un domino !

Le jeune homme eut un mouvement instinctif de recul et chercha à dégager son bras.

Le domino le retint.

—Eh bien ! eh bien ! dit-elle avec enjouement, en laissant voir une double rangée de dents éblouissantes, est-ce que je te fais peur ?

—Mais... balbutia René.

—J'ai à te parler.

—A moi !

—Oui ; pour te dire des choses que tu ne seras peut-être pas fâché d'entendre.

Et, se tournant vers l'indien, elle ajouta :

—Vous permettez, n'est-ce pas colonel ? je ne le garderai pas longtemps, s'il s'ennuie, et je m'engage à vous le rendre à la première réquisition.

Et, sans attendre l'assentiment du colonel, elle entraîna René plus qui, cette fois, se laissa faire et descendit avec elle dans le jardin.

VIII

CE QUI SE PASSAIT DANS LES BOSQUETS

Quand ils eurent fait quelques pas, elle s'arrêta, s'assit au fond d'un fourré, sur lequel une lampe d'opale tamisait une douce lumière, et elle invita René à prendre place à ses côtés.

Machinalement, il obéit.

—La nuit est tiède, dit la jeune femme, et l'on respire ici plus à l'aise que dans les salons encombrés ; n'est-ce pas votre avis ?

—En effet, mais vous disiez...

—Oh ! vous êtes curieux, c'est bon signe : toute chose viendra en son temps. Laissez-moi vous interroger... voulez-vous ?

—Comme il vous plaira.

—A la bonne heure. Eh bien, expliquez-moi comment je vous ai trouvé, tout à l'heure causant, avec le colonel. Vous le connaissez ?

—Je le connais si peu, qu'il s'étonnait lui-même de me voir à la fête qu'il donne.

—Il ne vous avait pas invité ?

—C'est un mystère ! je cherche qui a pu m'envoyer la lettre que j'ai reçue,

—Ne cherchez pas, car cette lettre, c'est moi qui vous l'ai expédiée.

—Vous ! et pourquoi ?

—Je désirais vous parler.

—A quel propos ?

—Je vous le dirai... tout à l'heure.

—Vous me connaissez donc ?

—Beaucoup... cela vous déplaît-il ?

—Cela ne me déplaît pas... mais qui êtes-vous ?

La jeune femme lui prit la main et la serra dans les siennes.

—Je ne puis me démasquer encore, dit-elle à voix basse ; il y a trop de monde dans ce jardin... mais plus tard, avant de partir... si vous me le demandez, je vous dirai qui je suis.

Il voulut se lever.

—Vous voulez me quitter ! dit la jeune femme.

—C'est que... je ne sais... balbutia ce dernier.

—Restez ! je vous prie... Qu'iriez-vous faire dans les salons... vous n'y connaissez personne, n'est-ce pas ?

—Personne, vous avez raison.

—Il n'y a là aucune femme qui vous y attire ou qui vous y attende.

—Aucune, je le jure.

—Vous êtes si jeune que vous n'avez pas encore eu le temps de former une liaison ; d'ailleurs, vous êtes très occupé, chez M. Leduc.

—Vous savez cela ?

—Oh ! je sais bien d'autres choses. Sans que vous vous en doutiez, je vous observais.

—Tant d'intérêt...

—Pourquoi le cacherais-je ? c'est vrai. Je me suis intéressée à vous dès les premières fois que je vous ai rencontré. Depuis,

cela n'a fait qu'augmenter. Quand j'ai appris que vous étiez seul au monde, sans parents, presque sans amis... Ah ! la vie est bien triste dans ces conditions : et alors, j'avais fait le rêve... mais c'est insensé...

—Quoi donc ?

—Ne me jugez pas mal

—Et pourquoi voulez-vous...

—C'est que c'est si bizarre... de la part d'une femme.

—Parlez ?

La jeune femme eut un moment d'hésitation... Ses paroles se pressaient sur ses lèvres ; peut-être allait-elle les laisser échapper ; mais elle se retint :

—Non... dit-elle, avec effort... un autre jour... car nous nous reverrons, n'est-ce pas... Vous viendrez me voir... et cette fois... je vous dirai tout !... Demain, je vous écrirai... vous le voulez bien...

Et comme René ne savait que répondre.

—Pauvre enfant ! ajouta-t-elle, d'un accent de tendresse maternelle ; vous êtes trop timide, aussi... Voyons, il y a bien peu de temps que vous êtes à Paris ?

—J'y vis tout à fait solitaire, répondit le jeune homme.

—C'est cela. Vous connaissiez M. Cyprien Leduc avant d'être employé chez lui...

—C'est M. Leduc qui, pour ainsi dire, a pris soin de mon enfance.

—Vous êtes parent ?

—Non ! mais nous sommes du même pays.

—Loin d'ici ?

—Oh ! très loin, — à quelques lieues de Marseille.

—Un village ?

—Un village, oui.

—Que vous appelez ?

—Saint-Nicolas.

La jeune femme fit un mouvement et recula effarée.

—Saint-Nicolas ! répéta-t-elle d'une voix frémissante, vous avez dit Saint-Nicolas !

—Sans doute ; qu'y a-t-il là détonnant ?

—Rien, en effet ; et pourtant...

—Quoi... Achève ; est-ce que par hasard...

Le domino s'était levé en proie à un désordre singulier ; maintenant elle regardait René avec une profonde attention.

—Un dernier mot ! dit-elle d'un ton agité. Vous vous nommez René, m'a-t-on dit, et ce n'est là qu'un nom de baptême.

—Je n'en ai jamais eu d'autre, répondit gravement le jeune homme.

—Mais votre père ?

—Je ne l'ai jamais connu.

—Votre mère, au moins ?

—Elle est morte !... sans me dire le nom que j'aurais dû porter.

La jeune femme se tut, — évidemment, elle était émue, — et son regard attendri et troublé ne quittait pas celui qui lui parlait.

A ce moment, un grand brouhaha s'éleva dans les salons, et toute la foule qui s'était éparpillée dans le jardin, attirée par le bruit et soupçonnant une nouvelle surprise offerte par le colonel à ses hôtes, s'était ruée à l'envi vers l'hôtel.

—Il faut que je vous quitte, dit brusquement le domino. Quelque chose se passe là qui probablement m'intéresse, et je ne veux pas que mon absence soit remarquée. — Voulez-vous faire quelque chose qui me serait bien agréable. — Ne partez pas encore !... promenez-vous dans le jardin pendant une demi-heure... Je ne vous demande rien de plus, et je viendrai vous retrouver... Est-ce convenu ?

—Puisque vous le désirez.

—Eh bien, à tout à l'heure. Je compte sur votre promesse et j'espère que vous ne regretterez pas de m'avoir attendue.

René resta seul.

Et d'abord, il se repentait presque d'avoir promis à sa mystérieuse inconnue de l'attendre dans ce jardin.

La conversation qu'il avait eue avec le colonel lui revenait

à l'esprit depuis qu'il était seul, et il avait hâte de s'éloigner et d'aller demander conseil à Cyprien Leduc. Ce dernier, avait bien promis, de son côté, qu'il viendrait à cette fête ; mais René l'avait cherché vainement. Qu'était-il devenu ? Quel obstacle imprévu, l'avait retenu ?

Il était sombre, mécontent de tout et de lui-même, et il se demandait à quel parti il allait se résoudre devant la résistance qu'on lui opposait.

Il en était là de ses réflexions, quand il remarqua, à travers les sentiers du jardin, les allées et venues d'une femme, qui, à coup sûr n'était pas venue là pour le bal.

Quelle était cette femme, et que faisait-elle en cet endroit ? Cela devait lui importer fort peu ; pourtant il s'intéressa à son manège suspect.

A un moment, il la vit s'approcher d'un grand valet galonné, et entamer avec lui une conversation à voix rapide et basse.

Le valet paraissait l'écouter avec attention, puis enfin, après quelques hésitations, il se rendit aux prières de la femme, il s'éloigna dans la direction de l'hôtel.

La vieille fit alors deux ou trois tours à travers le petit parc ; puis, elle alla se poster au seuil d'une porte bâtarde qui donnait sur l'avenue des Champs-Élysées.

René n'était pas curieux, mais il se sentait attiré malgré lui, par l'étrangeté des allures de cette femme et, machinalement, il se rapprocha de la porte.

Il n'alla pas bien loin.

La femme avait l'ouïe fine ; elle s'était retournée, et l'avait aperçu.

Elle étouffa un cri de surprise.

—Vous !... c'est vous ! dit-elle en allant vivement à René. Eh bien, pour une chance, voilà ce qui s'appelle une chance !

—Qui êtes-vous ?... fit René interdit.

—Bon ! Si vous ne me connaissez pas, il y a là-bas, à Belleville, quelqu'un qui ne vous est pas étranger !

—Qui cela ?

—Un beau brin de fille, ma foi... et qui se désole... et qui s'ennuie de ne plus vous voir. Comprenez-vous ?

—Vous vous trompez sans doute, balbutia René, pris malgré lui d'un espoir qui lui semblait insensé.

La vieille remua le front.

—Ah ! vous avez la tête dure, dit-elle ; mais nous n'avons pas de temps à perdre ; l'autre peut arriver et celui-là n'a pas l'air de rire tous les jours. Voici le *poulot*, il n'est pas signé ; mais la petite a ajouté : " Dites-lui que c'est Gilberte qui lui écrit. "

—Gilberte ! Gilberte ! s'écria René, fou de joie, en saisissant le billet que lui tendait la mère Brochon.

—Plus bas ! plus bas ! fit celle-ci, pendant que René lisait avidement ; vous criez comme si le feu était à la maison. Soyez prudent ; la petite a bien envie de vous voir, mais si vous m'en croyez, vous ferez en sorte que l'autre ne s'en doute pas !

—Ah ! que de reconnaissance !...

—Ça, nous en recauserons : pour le quart d'heure, tâchez de détalier, et plus vite que les violons.

René saisit les mains de la marchande à la toilette, et il les eût embrassées si elle ne les avait retirées à temps.

Puis il partit.

Comme il franchissait la porte bâtarde, maman Brochon entendit des pas précipitées venir à travers le jardin.

—Il était temps ! murmura-t-elle.

Et presque aussitôt elle se trouva en présence du colonel.

Ce dernier était violemment agité ; l'air souriant qu'il avait naguère avait disparu. Son regard était farouche, le bronze de la peau faisait place à une pâleur sombre.

—Eh ? bien dit-il en s'adressant à la marchande à la toilette.

—Eh bien, c'est fait, répondit celle-ci.

—Tu as la dépêche ?

—La voici.

—Bien... donne !... Voyons.

Et d'une main fiévreuse, d'un œil inquiet, il déplia et parcourut à la lueur du gaz les papiers que la mère Brochon venait de lui remettre.

Quelques secondes suffirent à cet examen rapide,—puis un éclair jaillit de ses yeux, et une satisfaction profonde éclata sur son visage.

—C'est cela ! c'est bien cela... dit-il... Me voici tranquille encore pour quelques mois... et d'ici là...

—D'ici là acheva maman Brochon, vous aurez le temps de faire pour moi ce que vous avez promis.

Le colonel se prit à sourire.

—Tu as raison, dit-il, et je n'entends pas me soustraire aux obligations que j'ai contractées envers toi.

—A la bonne heure.

—Mais retire-toi, il ne faut pas que l'on te voie ici ! Ah ! encore un mot.

—Qu'y a-t-il ?

—Il ne s'est passé rien de nouveau à Belleville, depuis que je n'y suis allé ?

—De nouveau ? non... rien... seulement vous êtes si bon pour moi que je ne veux rien vous cacher.

—Ah ! tu me fais trembler.

—Il n'y a peut-être dans tout ça rien que de très innocent ; mais la petite s'ennuie ! Songez donc... toute seule... toute la journée... pauvre cher trésor !... ce n'est pas amusant... et puis, il paraît qu'elle a quelqu'un à qui elle s'intéresse.

—Elle te l'a dit.

—Non.

—Comment le sais-tu ?

—Dame ! moi, voyez-vous, je ne puis pas voir souffrir les autres, et quand elle m'a supplié de me charger d'une lettre...

—Une lettre, elle t'a remis une lettre ! Pour qui ?

—Voyez comme ça se trouve ! Elle ne savait pas l'adresse et la chance a voulu que je rencontre le destinataire, ici même.

—René ! c'est René, n'est-ce pas ? s'écria le colonel avec un rugissement.

Et comme la vieille, stupéfaite, se contentait de répondre du geste.

—On t'a donné une lettre ? poursuivit-il avec violence, et c'était un rendez-vous, sans doute ! Ah ! malheur à lui ! malheur à elle, si cela est ; mais voyons ! voyons ! réponds. Dis-moi tout, ne me cache rien. Il faut que je sache... Cette lettre... tu la lui as remise ?

—Tout à l'heure.

—Il l'a lue devant toi ?

—Immédiatement.

—Et qu'a-t-il dit ?

—Pardine, ce n'est pas malin, il a paru très joyeux, et il est parti !

—C'était un rendez-vous ?

—Probablement.

—Et à l'heure qu'il est...

Le colonel secoua la tête avec force par un mouvement de fauve irrité, et ses ongles labourèrent sa poitrine.

—Et ne pouvoir le suivre ! balbutia-t-il ; et il faut que je reste là, une heure encore. Que faire ! que faire !

Tout à coup il releva le front, et une lueur sombre traversa son regard. Une idée soudaine lui était venue.

—Oui, c'est cela ! dit-il comme se parlant à lui-même ; mieux vaut encore cette solution. Qu'il aille donc à ce rendez-vous ; qu'il s'oublie auprès de Gilberte ; moi, je lui promets un réveil terrible, à la suite duquel il ne sera pas tenté de recommencer !

—Vous n'avez plus besoin de mes services ?

—Non. Retourne à Belleville et demain nous causerons de toutes ces choses à notre aise.

Ils se séparèrent.

Le colonel retourna vivement vers l'hôtel et maman Brochon gagna la petite porte du parc.

Seulement, elle n'alla pas jusque là, car elle avait à peine fait cinquante pas qu'elle s'arrêta brusquement en jetant un cri d'effroi.

Devant elle, elle venait d'apercevoir, assis à quelques pas sur le gazon, un homme vêtu d'un costume de magicien qui, le

visage débarrassé de son masque, fumait philosophiquement sa pipe.

Maman Brochon recula effrayée.

IX

OU LE VICOMTE D'ESCLARS NÉGLIGE DE SUIVRE UN BON CONSEIL

—Eh ! la ! la !... n'ayez pas peur, la petite mère ! dit le magicien avec un richement ironique ; on n'est pas aussi effrayant que l'on en a l'air !... et je ne suppose pas que la fumée de tabac vous incommode...

En parlant de la sorte, le magicien s'était levé et avait remis son masque.

Puis, par un mouvement machinal, et pour ainsi dire natu ; rel, il s'était pris à examiner la femme qu'il avait devant lui.

Ce ne fut pas long ; immédiatement il se redressa avec un geste étonné.

—Ouais ! fit-il sur un ton de défiance ; que veut dire ceci ? M'est avis, maman Brochon, que ce n'est pas précisément pour venir au bal du colonel que vous avez fait ces frais de toilette ?

La mère Brochon portait un vieux chapeau fané et un gros tartan à carreaux vert et bleu.

Elle fut tout inquiète de se voir ainsi dévisagée et appelée par son nom.

—Que me voulez-vous ? dit la marchande à la toilette.

—Oh ! il ne vous sera fait aucun mal, —répliqua le magicien, —seulement, vous ne refuserez point de dire à papa ce que l'on est venu faire céans.

—Mais, de quel droit ?

—Vous êtes curieuse ! je ne déteste pas cela, et puisqu'il faut vous satisfaire, daignez, je vous prie, jeter un œil furtif sur le petit morceau de carton que voici.

En même temps, il tira de sa poche et montra à madame Brochon une carte de forme particulière, sur laquelle il y avait quelques mots imprimés.

Madame Brochon se sentit frigid dans le dos. C'était une carte d'agent de police.

—Et maintenant, continua l'agent avec un excès d'urbanité, voulez-vous, chère madame, être assez bonne pour me dire ce que vous êtes venue faire en ces lieux.

—Vous l'exigez ?... balbutia la marchande à la toilette, qui peu à peu, se remettait.

—Je vous en prie...

—Mais vous me promettez de n'en rien dire au colonel.

—C'est comme si le notaire y avait passé.

—Il s'agit d'une affaire de femme.

—Je m'en doutais.

—L'Indien est jaloux comme un tigre.

—Parbleu ! si on le trompe !

—Voilà ! la tourterelle, qui sait que l'épervier est retenu ici par la fête qu'il donne, a eu l'idée d'appeler près d'elle...

—Le tourtereau ? c'est trop juste... et le jeune homme se trouvait au bal.

—Vous comprenez ?

—A merveille ; alors vous lui avez remis le billet ; il est parti, et pendant que l'épervier, comme vous dites, se balade dans ses salons, les deux amoureux... Ça, ce n'est pas neuf, mais c'est toujours amusant !

Et l'agent se répandit en un rire sonore.

—Vous voyez, ajouta madame Brochon, que ma présence ici...

—Est toute naturelle, maman Brochon... et je n'ai plus d'objection à présenter... La voie est donc libre... et, pendant que vous regagnerez votre domicile, je vais rentrer— quand ce ne serait que pour voir la tête de l'Indien...

Il salua avec grâce et se dirigea vers l'hôtel.

La marchande à la toilette le regarda s'éloigner ; puis, au bout de quelques secondes, renuant vivement la tête d'un air goguenard et haussant les épaules :

—Tu peux aller faire ton service, dit-elle sur un ton de dédain prononcé. Ce n'est pas encore toi qui feras dire à maman Brochon ce qu'elle entend garder pour elle.

Et, franchissant l'allée, elle se hâta de gagner la porte de sortie.

Ce qui se passait, à ce même moment, chez le colonel, mérite d'être raconté avec quelques détails, car les scènes qui s'y préparaient tiennent à la partie la plus dramatique et la plus saisissante de ce récit.

Nous avons dit qu'un instant auparavant un grand tumulte s'était élevé de ce côté et était venu arracher le mystérieux domino à son entretien avec René.

Il est à peine besoin d'ajouter que le domino était Oliva, et elle tenait à savoir ce qui se passait ;—elle ne doutait pas que ce ne fût l'arrivée du vicomte d'Esclars qui avait provoqué le bruit entendu et elle voulait être là, pour apprendre quelles nouvelles il rapportait du ministère.

Quand elle atteignit l'hôtel, il y régnait un désordre indescriptible. C'était un mouvement, une cohue, une houle qu'il était presque impossible de pénétrer.

Et le tumulte ne paraissait pas près de s'apaiser.

—Bonnet ! voilà Bonnet !... D'Esclars !... voilà d'Esclars !

Des questions, des cris, des interpellations qui se croisaient et assaillaient le malheureux que ce bruit assourdissait.

Oliva ne remarqua qu'une chose, c'était la pâleur répandue sur ses traits.

Pour rentrer, elle avait remis son loup.—Elle l'ôta d'un geste presque farouche, et se précipitant résolument en avant, elle ouvrit une trouée dans la foule compacte, et parvint enfin jusqu'au vicomte !

Ce dernier l'accueillit comme une providence et lui saisit les mains.

—Ah !... vous... c'est vous, ma chère Oliva, dit-il avec une effusion qui n'était pas jouée, par grâce... Venez à mon secours.

—Mais qu'arrive-t-il donc ? interrogea la jeune femme.

—Une chose terrible.

—Vous venez du ministère ?

—Oui... Je viens du ministère—où j'ai passé quatre heures, dans les transes les plus cruelles.

—A quel propos ?

—Non, pas ici, venez ! Il faut que je vous parle, il faut que je prenne un parti, car il n'y a plus à en douter maintenant, ce Leduc avait raison ; l'assassin de l'Argonne, celui de Saint-Nicolas, est à Paris, on ne sait où, et il guette, il attend sa proie menaçant de mort tout ce qui, de près ou de loin, tient à la famille des Bonnet.

Et le vicomte entraîna Oliva à travers les méandres de la foule qui ne se rangeait qu'à regret sur leur passage.

Ils parvinrent ainsi à l'extrémité de l'aile gauche de l'hôtel, où Oliva s'était réservé un boudoir, dont par prudence elle gardait sur elle la clef.

Elle y fit entrer son mari, et dès qu'elle se vit seule avec lui, elle le fit asseoir à ses côtés.

—Qu'y a-t-il, dit-elle ?

—Pardonnez-moi, dit le vicomte, mais vous comprendrez mon trouble quand vous saurez le danger que je cours.

—J'espère, interrompit la jeune femme, qu'il ne s'agit encore que de dangers imaginaires.

—Détrompez-vous.

—Qui vous donne lieu de penser...

—Tout !—Ce qui arrive est en dehors de toutes les prévisions et dépasse ce que l'imagination la plus excentrique peut supposer... Ecoutez-moi, ma chère amie, et quand je vous aurai dit ce qui s'est passé ce soir, vous jugerez s'il n'y a pas là de quoi causer de légitimes insomnies à tous ceux qui, en France, portent le nom de Bonnet !

Alors il raconta à la jeune femme l'affaire de la sacoche, la disparition de la dépêche si impatiemment attendue et le rôle étrange qu'avait joué un garçon de bureau, nommé Brochon.

A ce dernier nom, Oliva ne put réprimer à temps un mouvement qui frappa le vicomte.

—Brochon ! avait-elle répété avec un frisson.

—Connaissez-vous cet homme ? interrompit d'Esclars.

—Je ne le connais pas ! répondit Oliva. Mais, si je ne me trompe, cet homme vit à Belleville, et est marié avec une marchande à la toilette que je vois quelquefois, et tout à l'heure encore...

—Elle était ici ?

—Sans doute.

—Que venait-elle y faire ?

—Je ne sais.

—Vous lui avez parlé ?

—Un instant.

—Que vous a-t-elle dit ?

Oliva était fort troublée ;—elle n'osait répondre aux questions dont on la pressait et cherchait une issue par laquelle elle pût se dérober.

Le vicomte la regarda avec étonnement, mais sa propre émotion, les dangers qu'il redoutait pour elle-même et bien d'autres préoccupations encore l'aveuglaient au point de lui faire perdre le vrai sentiment des choses.

—Allons, dit-il d'un ton résigné, je vois que tous ces événements nous troublent l'un et l'autre à un égal degré, et je crois que, pour le moment du moins, il faut renoncer à approfondir ce qui arrive. Retenons pourtant tous ces incidents qui ont leur importance, et demain je prierai notre ami Berthaud de demander conseil au procureur de la République.

Il s'était levé en parlant ainsi et se disposait à quitter le boudoir. Au moment de s'éloigner, il parut se raviser.

—Toutefois, ajouta-t-il, il est un point sur lequel je crois utile de porter plus particulièrement notre attention.

—Parlez.

—Nous allons rentrer dans les salons ; je vais y être entouré —et pendant que je me trouverai obligé de répondre à mille questions banales, surveillez avec soin ce qui va passer ; observez, écoutez, ne laissez rien échapper de ce qui peut fournir un élément à l'enquête que nous allons provoquer. A tort ou à raison, je suis persuadé qu'il y a ici, à cette heure, quelque mystérieux personnage qui nous épie—et votre rôle est de vous efforcer de le découvrir, sous quelque costume, ou sous quelque masque qu'il se cache.

Oliva regarda le vicomte avec surprise—comme si une pensée inattendue avait tout à coup traversé son esprit.

—Un costume ! un masque ! répéta-t-elle en devenant songeuse.

—Eh certainement ! fit le vicomte, est-ce que cela vous étonne ?

—Non. Seulement... Ce que vous dites me rappelle.

—Quoi ?

—C'est bizarre !—je ne m'y étais pas arrêtée, et cela me frappe seulement maintenant.

—Qu'est-ce donc ?

—Tout à l'heure, il s'est présenté ici deux personnages vêtus d'un costume de magicien.

—Et masqués ?

—Masqués.

—Qu'ont-ils fait ?...

—Presque rien... ils ont dit la bonne aventure à tous ceux qui la leur ont demandée, ils ont obtenu un véritable succès, et la galerie s'en est fort amusée : puis...

—Que sont-ils devenus ?

—Je l'ignore.

—Mais il faut le savoir ; nous les rechercherons ; nous ferons au besoin intervenir l'autorité du colonel, nous les obligerons à déposer leur masque, ou à décliner leur nom. Et s'ils refusent...

Le vicomte allait poursuivre... mais brusquement, la parole resta suspendue à ses lèvres.

Sur le seuil de la porte qu'il avait poussée, se tenait l'un des deux magiciens dont la jeune femme venait de parler.

C'était une occasion inespérée que le hasard lui offrait ; il ne voulait pas la laisser échapper. Il alla droit au magicien, et lui prit le bras avec autorité.

—Ah ! je vous cherchais ? dit-il, l'œil allumé, et vous allez me dire...

—Que désirez-vous savoir ? répondit le magicien.

—Qui vous êtes ?

—Puisqu'il vous est agréable que je dépose mon masque, vous allez être satisfait, monsieur le vicomte, car pour vous je n'ai aucune raison de me cacher.

Et ce disant, il se découvrit le visage.

Le vicomte jeta un cri.

—Leduc ! dit-il en échangeant un rapide regard avec Oliva.

—Moi-même, cher monsieur.

—Qu'êtes-vous venu faire ici ?

—J'y suis venu pour vous et pour madame.

—Quelle plaisanterie !

—Je ne plaisante pas, M. le vicomte, car jamais je ne me suis trouvé en face d'une situation plus redoutable.

—Qu'est-ce à dire ?

—C'est-à-dire que je joue un jeu terrible !

—Monsieur.

—Le but que je poursuis est mystérieux, et j'entends rester seul à le connaître, mais ma vie, la vôtre, peut-être aussi, celle de cette jeune femme, dépendent de la façon dont le secret sera gardé. C'est là ce que je voulais vous dire.

—Ne pouvez-vous être plus explicite ?

—Aujourd'hui, je ne puis rien dire de plus.

—Mais ce danger dont vous parlez ?...

—Il est imminent !

—Et que faire pour le deviner, pour le conjurer.

Au lieu de répondre, Cyprien Leduc entraîna Oliva dans l'embrasure d'une fenêtre. La jeune femme était plus morte que vive. Elle n'opposa aucune résistance.

Du reste, ce fut court.

L'archiviste se pencha à son oreille.

—J'ai observé et entendu bien des choses—dit-il à voix rapide et basse ; le doute qui voilait mon esprit s'est dissipé—je sais qui vous êtes.

—Vous !

—Vous ne vous nommez pas Oliva ?—Vous êtes né au bourg de Saint-Nicolas, et il n'y a pas encore longtemps que vous habitiez à Belleville chez un homme que l'on appelait *Simon l'ébéniste*.

—Mon Dieu ! balbutia la jeune femme.

—Est-ce vrai ?

—C'est vrai.

—Eh bien, prenez garde ! Tout à l'heure, vous avez accepté du colonel une bague que vous portez à votre doigt. Cette nuit, dès que vous serez rentré à votre hôtel, hâtez-vous de la renvoyer à celui qui vous l'a donnée.

—C'est que... cette bague...

—Elle est d'un grand prix, je le sais... Mais si vous la gardez.

Leduc allait continuer, il s'arrêta.

—Non ! dit-il, je ne veux rien dire de plus, mais n'hésitez pas, entendez-vous ? Surtout, ne revoyez pas le colonel, et à ce prix peut-être pourrez-vous conjurer le danger dont vous êtes menacée.

Pendant ce rapide colloque, le vicomte était resté impatient, regardant, écoutant, cherchant à saisir quelques-unes des paroles qui s'échangeaient entre Oliva et Leduc.

Enfin il n'y tint plus et se rapprocha.

—Voyons, dit-il à Oliva d'un ton nerveux, finissons-en... prouvez mon bras, et rentrons.

—Rentrions, puisque vous le désirez, dit-elle, mais je ne vous cache pas que tout ceci m'a bouleversée et que j'ai hâte de partir.

—Eh bien, vous saluerez le colonel, et je vous accompagnerai jusqu'à votre voiture.

—Mais vous-même ?

—Oh ! moi, je reste... décidément, cette situation m'obsède et je veux savoir...

Leduc, qui écoutait, se prit à tressaillir.

—Vous restez ! dit-il. Vous avez tort.

—Comment cela ? fit le vicomte avec hauteur.

—Vous avez tort, je le répète, et pour vous, pas plus que pour madame, il n'est bon que vous vous retrouviez en face de cet homme.

—Croyez-vous que je le redoute ?

—Je ne crois rien de semblable, mais j'estime qu'il serait plus prudent...

—Assez, monsieur, c'est assez ! interrompit vivement d'Esclars. Vous me conseillez là une prudence qui est bien près de ressembler à une lâcheté.

—Comme il vous plaira.

—Est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

—Je n'ai plus rien à ajouter.

—Au revoir donc, monsieur..., et nous nous reverrons... quand il vous conviendra d'être plus explicite.

Sur ces mots, le vicomte entraîna Oliva et disparut aux yeux de l'archiviste.

Ce dernier le regarda s'éloigner, en haussant les épaules.

X

UNE BLESSURE AU DOIGT ET UN COUP D'ÉPÉE

Ce ne fut qu'après s'être promenés un moment dans les salons, que le vicomte et Oliva purent rejoindre le colonel.

Dès que ce dernier les aperçut, il alla à eux, le visage animé, l'œil brillant.

—Et je vous cherchais ! dit-il avec la plus franche cordialité. Je vous ai demandés à tous les échos, et je commençais à m'inquiéter de votre disparition.

—Oliva était un peu souffrante, répondit d'Esclars, d'un air contraint, et nous vous cherchions pour prendre congé.

—Vous partez ?

—Oh ! moi je reste, fit le vicomte d'un ton résolu qui fit sourire son interlocuteur, mais je vais accompagner madame jusqu'à sa voiture et je reviens.

—A la bonne heure ! Seulement, vous ne m'en voudrez pas mon cher vicomte, si je confesse ici que c'est surtout madame que j'aurais voulu retenir.

—N'insistez pas, balbutia la jeune femme.

—Soit ! soit ! je me soumetts, mais vous me permettrez bien de remplacer le vicomte pendant les derniers instants qu'ils me reste à passer avec vous et vous ne me refusez pas au moins le triste plaisir de vous accompagner moi-même.

—Vous le voulez...

—Je vous en prie.

—Qu'il soit donc fait comme vous le demandez, consentit Oliva, en abandonnant le bras de d'Esclars pour prendre celui du colonel.

Le vicomte approuva du geste, et l'Indien gagna lentement le vestibule en compagnie de la jeune femme.

Tout en marchant, ils causaient.

—Est-ce que je serais assez heureux pour inspirer quelque jalousie au vicomte, dit le colonel au bout de quelques pas.

—Oh ! n'en croyez rien, répondit Oliva.

—Vous êtes cruelle.

—Dites que je suis prudente... et vous aurez raison... car si d'Esclars se doutait...

—Quo craignez-vous ?

—C'est une des meilleures lames de Paris...

Il y eut un silence.

—Si cela était répliqua ardemment l'Indien, je vous jure que ce n'est pas la lame du vicomte qui pourrait me causer quelque distraction, et je lui apprendrais volontiers comment on se sert d'une épée dans l'Inde.

Oliva tressaillit.

—Vous le voyez ! dit-elle en frissonnant... vous êtes effrayant.

Ils étaient arrivés au bas de la marquise où la voiture d'Oliva attendait. Le colonel lui prit la main qu'il serra avec

une force dépassant ce que permettent d'ordinaire les limites de la courtoisie.

La jeune femme jeta un cri.

—Qu'avez-vous ? fit le colonel d'une voix inquiète.

—Vous m'avez fait mal... c'est votre bague. Vous avez pressé ma main avec tant de force qu'on dirait qu'elle m'est entrée dans la chair.

—Pardonnez-moi ! Votre cri m'a ému. Dites-moi que bientôt...

—Je ne dit rien de plus... je suis toute troublée. Jamais encore, je n'ai ressenti rien de pareil... adieu !

—Mais... non... au revoir... et demain...

Oliva n'en entendit pas davantage ; la portière s'était refermée, et la voiture disparut aussitôt sous l'arc touffu formé par les branches des grands arbres.

Le colonel resta quelques secondes comme absorbé par quelque sombre pensée, puis, secouant brusquement le front.

—Bon ! dit-il en ricanant, à l'autre, maintenant !

Et il rentra dans le vestibule.

L'heure du souper était venue. Chacun se rendait à l'environnement de la grande salle où il était servi. Les valets se multipliaient ; c'était un remous constant de la foule, l'animation s'accusait plus vive, les lazzi des jeunes gens se mêlaient aux rires des femmes, on entendait maintenant un cliquetis excitant de cristal, et le fumet des viandes froides, le parfum des vins généreux ajoutaient aux principes capiteux dont l'air de la salle était chargé.

Le vicomte fort entouré, avait raconté vingt fois, les faits bizarres qui s'étaient passés au ministère, tout en parlant, il vidait de nombreuses coupes de champagne, il devenait bavard impertinent ; le vicomte avait l'ivresse querrelleuse, et il était bien près d'être gris. D'ailleurs, un mécontentement sourd soulevait sa poitrine ; pour un rien, pour un mot, il eut volontiers mis flamberge au vent. Mais nul n'était tenté de s'exposer avec un homme qui était réputé uno des premières lames de Paris.

D'Esclars se grisait, pour ainsi dire, de sa propre impunité ! et son regard, brouillé d'ivresse vague, cherchait qui lui tiendrait tête.

En ce moment, le colonel qui surveillait le souper, en hôte soucieux de faire les choses convenablement, vint à passer devant le vicomte.

Leurs regards se croisèrent, et il s'en dégagèrent des étincelles, comme un choc de deux épées...

Toutefois, le colonel se prit à sourire.

Un sourire dont l'ironie avait toutes les apparences d'une insulte.

Le vicomte en reçut une commotion violente et soudaine. Il n'eût pas été plus troublé si une main l'avait frappé à la joue.

Révait-il ? Avait-il bien vu ? Dans le premier moment, l'étonnement le rendit muet.

—Eh bien ! vicomte ! dit le colonel, j'espère que vous ne pensez plus à votre aventure du ministère ! Bah ! votre blason n'a pas besoin d'être redoré ; et ce ne sont pas les quelques millions d'un aventurier qui eussent ajouté à son lustre.

Tout cela était prononcé d'un ton si mordant et souligné par un regard où il y avait manifestement tant de provocation voulue, que d'Esclars se raidit dans son ivresse et s'oublia jusqu'à prendre le bras de celui qui lui parlait.

—Ah ça, dit-il d'une voix qu'il contenait à grand-peine, il me semble que vous êtes devenu bien railleur et m'est avis que mon blason n'a rien à faire dans tout ceci.

—Eh ! je ne dis pas autre chose.

—Sans doute, mais vous le dites d'un ton...

—Qui vous déplaît ?

—Colonel !...

Ce commencement d'altercation avait surpris toutes les personnes qui se trouvaient dans cette partie de la salle à manger. On avait fait tout à coup silence, et chacun se regardait avec inquiétude,

Il y avait là, entre autres, deux personnages qui s'étaient rapprochés l'un du colonel, l'autre du vicomte, et qui paraissaient suivre les progrès de l'altercation avec un intérêt poignant :

C'étaient les deux magiciens.

Cyprien Leduc s'était placé derrière le vicomte ; l'autre magicien se tenait à côté du colonel.

—Encore une fois, prenez garde ! dit le premier à voix ardente et basse, en se penchant vers d'Esclars.

—N'envenimons pas la question ! murmura de son côté le second en s'adressant à l'Indien.

Mais ni le vicomte ni le colonel n'étaient disposés à tenir compte des conseils qu'on leur donnait.

Le colonel avait haussé les épaules et s'était encore rapproché de son adversaire.

—Ce cher vicomte ! dit-il sur la même intonation. Ah ! je serais au désespoir de lui être désagréable. D'ailleurs, je crois bien que le champagne lui a un peu troublé les idées... et demain, il reconnaîtra son erreur.

—Demain... mon erreur !... répéta d'Esclars hors de lui.

—Et puis, continua le colonel, une querelle entre nous, est-ce possible ? Nous nous sommes vus le fleuret à la main, et il sait bien que j'hésiterais à croiser le fer avec lui. N'est-ce pas vicomte ?

Pour bien faire comprendre ce qui se passait dans l'esprit de ce dernier, il nous faudrait pouvoir rendre la façon impertinente dont le colonel soulignait chacune de ses paroles. La voix était calme en apparence, mais la lèvre était dédaigneuse, le regard provocant ; on eût dit qu'il cherchait, en parlant, à le fasciner, et jamais d'Esclars n'avait éprouvé pareille torture.

—Assez, dit-il enfin et n'en pouvant plus, il est possible que je sois gris, mais je sais encore comprendre à demi-mot ; c'est une rencontre que vous cherchez !

—Moi !...

—Vous savez pourtant que je ne suis pas homme à reculer.

—Pardieu !

—Et s'il me plaît que demain...

Le colonel protesta du geste.

—Allons donc, répliqua-t-il, vous devenez fou, vicomte ! C'est vous qui cherchez une querelle et non pas moi. Demain vous serez revenu à vous-même et vous regretterez de vous être laissé emporter si loin.

—Ah ! taisez-vous.

—Du reste, pas plus demain qu'aujourd'hui, je n'aurai de raison pour me montrer rigoureux, et d'avance j'accepte.

—Quoi ! quoi donc ?

—Vos excuses.

—Misérable !

Et le vicomte leva la main... Vingt bras l'arrêtèrent à temps. Le colonel avait pâli.

—Ah ! ceci est trop, dit-il, la gorge serrée... Vous me rendez raison.

—Quand vous voudrez.

—Tout de suite.

—Tout de suite... oui c'est cela... si vous n'êtes pas un lâche !

Il n'y avait plus aucun moyen d'arrêter l'affaire : le vicomte en était arrivé aux dernières limites de la colère... Si on ne l'eût contenu, il se fut rué sur l'Indien.

Celui-ci gardait un calme relatif ; mais ses doigts se crispèrent, son œil s'injectait de sang—il appela un valet et lui ordonna de prendre deux épées dans la salle d'armes, et d'aller attendre dans le jardin.

Ce dramatique incident avait brusquement interrompu la fête. Presque toutes les femmes s'étaient enfuies épouvantées, bon nombre d'hommes les avaient suivies, et il ne resta autour du vicomte et du colonel que quelques amis dévoués qui espéraient encore pouvoir retarder la rencontre jusqu'au lendemain.

L'Indien s'y montrait assez disposé ; mais d'Esclars ne voulut rien entendre, et dix minutes plus tard, les deux adversaires se plaçaient en face l'un de l'autre, sous la lumière d'un bec de gaz.

Les témoins improvisés avaient choisi les épées, et s'étaient retirés à quelques pas, attristés et silencieux.

Un peu plus loin, s'étaient groupés les autres invités, et parmi eux, dans un coin, les deux magiciens.

—Eh bien ! papa Leduc, dit l'un, comme le combat s'engageait... Quo dites-vous de cela ?

—Je dis qu'il faut voir, répondit l'archiviste.

—C'est un enragé que votre vicomte.

—Oh ! il n'est devenu enragé qu'après avoir été mordu par l'autre.

—Ah ! ah ! vous croyez ?

—C'est clair.

—Alors...vous supposez ?

—Ecoutez ! écoutez !

La rencontre avait commencé ; dès le début d'Esclars s'était précipité sur son adversaire avec une fureur aveugle, et l'on voyait la pointe de son épée évoluer avec une rapidité vertigineuse autour de la poitrine de son adversaire.

Celui-ci, au contraire, restait impassible, l'épée droite, rigide, et ne s'occupait qu'à parer les bottes multipliées dont il était assailli.

Cela dura peu.

Une ou deux minutes au plus... au bout desquelles un cri de rage s'éleva, et l'on vit le vicomte lâcher son épée et porter la main à son bras.

—Touché ! fit Georges Berthaud, en courant à lui.

—Oh ! légèrement, dit le colonel, une simple piqûre. Je savais ce que je faisais. Le vicomte en sera quitte pour porter son bras en écharpe pendant quelques jours, et j'espère qu'il ne refusera pas demain d'oublier ce déplorable incident.

On avait fait avancer la voiture du vicomte, qui perdait un peu de sang. Chacun des spectateurs s'éloigna diversement impressionné, mais sincèrement ému de la conduite du colonel.

Il ne resta plus bientôt dans le jardin que les deux magiciens.

—Est ce que nous restons là, papa Leduc ? dit l'agent. A quoi pensez-vous donc ?

Leduc releva le front.

—Bizarro ! bizarre ! murmura-t-il.

—Qu'est-ce qui est bizarre ?

—Ce qui vient de se passer...

—Eh ! c'est tout simple, au contraire : deux hommes se querellent, ils en viennent à croiser l'épée, et l'un des deux se contente d'administrer à son adversaire une simple piqûre. Il n'y a qu'à admirer la générosité du colonel.

—Vous trouvez ?

—N'est-ce pas votre avis ?

—Non !

—Cependant, vous avez vu.

—Oui, oui, j'ai vu comme vous, comme les autres. Mais il faut attendre, et demain peut-être en apprendrons-nous de belles. Mais vous avez raison, après tout ; nous ne pouvons prendre racine ici, et nous allons partir. Cependant, il y a quelqu'un qui doit m'attendre quelque part, et je ne veux pas rentrer sans lui.

—Votre commis ?

—Précisément !

L'agent ricana.

—Eh bien, papa Leduc, dit-il s'il n'y a que lui qui vous retienne, vous pouvez vous donner de l'air. Maman Brochon est venu qui lui a remis une lettre, et il paraît que cette lettre était intéressante, car il ne l'a pas plus tôt lue, qu'il a disparu.

—Et où est-il allé ?

—A Belleville...

Leduc fit un mouvement.

—A Belleville !... répéta-t-il... Ah ! je devine tout... Mais le malheureux ignore le danger qu'il court... et il ne faut pas...

Sans ajouter un mot de plus, Cyprien Leduc se hâta de quitter le parc et de gagner les Champs-Élysées.

Il restait encore quelques voitures dans l'avenue.

Il en prit une.

—A Belleville ! dit-il en se précipitant à l'intérieur.

Et le fiacre partit.

FIN

L'ÉPISODE QUI FAIT SUITE A POUR TITRE : LES DEUX SŒURS

LA
BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B P. 138

MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goulette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancredi de Rohan
- 12 Nora

- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrefitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégo
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margard
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camillo
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse

- 19 La mort de Pierre Duvernay
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Nabab
- 3 L'Arme Révélatrice
- 4 Le Comte d'Olligny
- 5 Le Parricide
- 6 Vingt ans à la Bastille
- 7 Néhida
- 8 Ginevra
- 9 Le Médecin des Folles,
1re série, L'Hôtel du Grand Corf
- 10 2e série, Une Erreur Judiciaire
- 11 3e série, Jeanne la Folle
- 12 4e série, Paula Baltus
- 13 5e série, Le Serment de Paula
- 14 6e série, L'Achat de la Maison des Folles
- 15 7e série, Le Drac de l'Albatros
- 16 8e série, Le Retour de l'Assassin
- 17 9e série, La pièce à conviction
- 18 10e série, L'Empoisonneur
- 19 11e série, Les exploits de Claude Mar-
teau
- 20 12e série, La Place Saint-Jean
- 21 La Chasse à l'Héritage

VENTE SANS RESERVE
AU BON MARCHÉ
MAISON ALPHONSE VALIQUETTE
1869—RUE NOTRE-DAME—1871

GRANDE VENTE SANS RESERVE a 50 pour cent de reduction sans egard au coutant. A seul fin de clairer. Une réduction générale est faite sur toutes les lignes.
 La balance de nos marchandises d'etc, comme suit : Seersuckers, robes à robes, couvre pieds blancs et de couleur, satins, soies, ruban a ceinturon, cachemires noirs et de couleur, garnitures de fantaisie, robes d'enfants, cretonnes, essuies mains et serviettes, toiles et damas, etc. Gants de kid, cols, collets, poignets, chemises blanches et de couleur, corps et caleçons, bretelles et mouchoirs. La balance de notre stock de bas.
 Toutes les marchandises ci haut mentionnées seront vendues d'ici à la fin du mois d'Août, sans égard aux pertes encourues.

—) SPÉCIALITÉS (—)

Coton blanc et jaune (double largeur), judiennes, mousseline, coton barré et carreaulé.
 AUSSI. — Lot considerable de couvre-pieds blancs et de couleur, à être sacrifiés à 50 cts dans la piastre.

Venez tous à la grande vente du

AU BON MARCHÉ
1869—RUE NOTRE-DAME—1871
 ALPHONSE VALIQUETTE, PROPRIETAIRE

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE
BIJOUX ET OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : Nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par M^{lle} J. LESSARD & C^{ie}, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui par tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'équ沿海, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 SEPTEMBRE 1887

3204 LOTS LOTS VALANT **\$60,000.00**

COUT DU BILLET: 1^{re} Série, \$1.00. 2^e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, 19, rue St-Jacques, Montréal

J. N. LAMARCHE
RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent
 MONTREAL

L'atelier de M^r Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.
 REVALENT PERFORAGE NUMEROTAGE, ETC.

ECURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

Pension de premiere classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de premiere ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.